

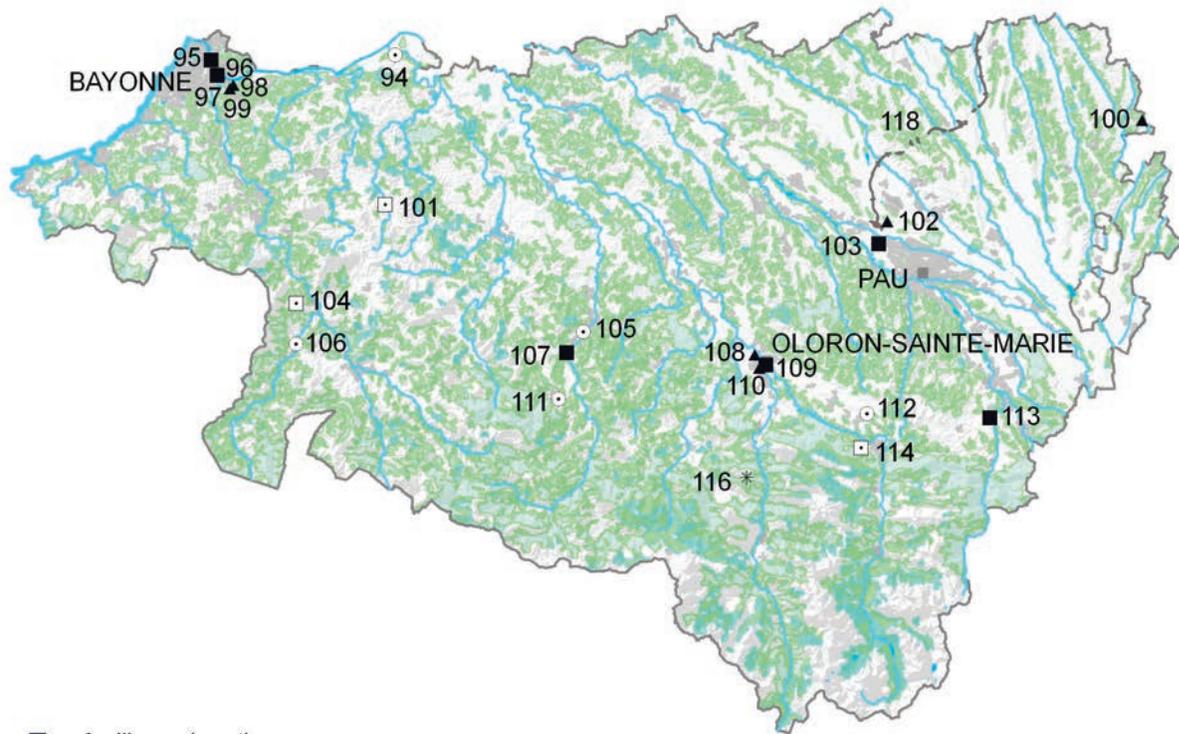


AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

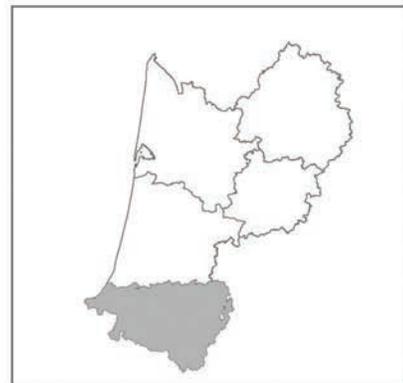
BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 0 8



- fouilles préventives
- fouilles programmées
- ▲ diagnostics / sondages
- prospections / relevés / analyses études documentaires
- * P.C.R.





N°Nat.					N°	P.
025116	ARUDY, Grotte de Laa 2	DUMONTIER Patrice	BEN	FP	114	132
025379	ASSON, ZAC de la Bastide	BEYRIE Argitxu	EP	FP	113	133
025349	BAYONNE, 59 rue Bourgneuf	NORMAND Christian	MCC	OPD	96	134
024960	BAYONNE, 12 rue Gosse	FOURDRIN Jean-Pascal	CNRS	FP	97	135
025315	BAYONNE, Chemin de Jupiter - Prissé Haut	FOURLOUBEY Christophe	INRAP	OPD	98	137
025363	BAYONNE, Ancienne Abbaye Saint Bernard, 6 chemin des Cisterciennes	BOUVART Patrick	EP	FP	95	138
025252	GUICHE, Château de Guiche	DUVIVIER Benoit	BEN	RA	94	140
025401	LESCAR, Foyer du Bialé	ROUDIER Mathieu	EP	FP	103	140
025366	MAULEON-LICHARRE, Le Château	BERDOY Anne	EP	RA	105	143
025106	MONCAUP, Lasserre	MILLET Dominique	BEN	SD	100	144
025374	OLORON-SAINTE-MARIE, Rues des Barats et d'Arboré	WOZNY Luc	INRAP	OPD	110	146
025373	OLORON-SAINTE-MARIE, Rue Cujas	PICHONNEAU Jean-François	MCC	SU	109	147
025335	OLORON-SAINTE-MARIE, Légugnon	WOZNY Luc	INRAP	OPD	108	148
025442	ORDIARP, Maison forte de Gentein	PIAT Jean-Luc	EP	FP	107	148
025596	SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE, Grotte d'Isturitz	NORMAND Christian	MCC	FP	101	150
025115	SAINT-MARTIN-D'ARROSSA, Le centre sidérurgique de Larla	BEYRIE Argitxu	DOC	FP	104	152
025386	SAINT-PIERRE-D'IRUBE, A63 - section Bariatou/Ondres	ELIZAGOYEN Vanessa	INRAP	OPD	99	154



AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 0 8

Paléolithique supérieur
Néolithique final
Second Âge du Fer
Gallo Romain

ARUDY Grotte de Laà 2

La grotte de Laa 2 est située dans le petit massif calcaire de Garli, au sud-ouest du village d'Arudy. A la suite d'une première opération de fouille programmée en 2006 qui avait permis d'évaluer plus précisément le fort potentiel archéologique de cette cavité, nous avons engagé un programme tri annuel.

La campagne de fouilles 2008 a concerné deux secteurs distincts : l'ensemble salle 1 et salle 3 de la grotte principale et la petite entrée sud-est (dite Laa 3).

■ Entrée sud-est (Laa 3)

En 2007 nous indiquions que le Néolithique final était représenté par deux ensembles distincts, les occupations des US 9 et 10 d'une part et celles correspondant au foyer F2 associé à l'US 18 d'autre part.

Les décapages 2008 de la base de l'US 9 et de l'US 10 ont montré une superposition de trois états nous donnant ici une chronologie plus fine que celle obtenue lors de la fouille de la bande C en 2007. Du fait du profil de la cavité au Néolithique final, l'axe de circulation dans cette petite salle se limitait exclusivement aux bandes B et C. Cette configuration particulière a protégé les dépôts latéraux, alors que les déplacements dans les bandes B/C ont remobilisé des documents sur 10 à 15 cm d'épaisseur.

Ces niveaux sont également marqués par deux foyers qui évoquent des occupations domestiques. Le premier, mis au jour en 2007, était entouré de restes de faune et a été daté et entre le 26e et le 24e siècle B.C. Le second, étudié cette année est un foyer à plat (F3 carré D11/12) qui n'a livré que très peu de vestiges associés.

La cavité a également accueilli le cadavre d'un adulte dont nous n'avons retrouvé que des vestiges incomplets qui ont permis une datation plaçant ce

dépôt entre 2902 et 2630 CalBC. Cependant le statut funéraire de la cavité n'a pas pu être démontré par la découverte d'autres sujets. De même, la large répartition spatiale des éléments du squelette interdit un éventuel rapprochement avec un mobilier qui aurait pu être associé au dépôt.

Le mobilier céramique ne comporte pas d'éléments nouveaux et le mobilier lithique reste indigent ce qui pourrait être la traduction d'occupations de très courtes durées.

Dans le niveau sous-jacent, l'US 18 le foyer F2 (ST1) mis au jour en 2007 a permis deux datations par AMS l'une sur os et l'autre à partir de charbons prélevés sur le fond de la structure. Les résultats ne concordent pas et une réflexion est en cours avec le laboratoire. A partir des données actuelles, le point de contact entre les deux résultats ¹⁴C, se situerait au 29e siècle. L'US 18, qui correspond au niveau sédimentaire associé à l'ouverture du foyer F2 a été lessivée et elle n'a livré que des fragments osseux en cours d'étude.

Enfin, dans un sondage réalisé dans la bande 13 nous avons atteint un niveau archéologique (US 21) qui conservait un foyer (US 22). La documentation, foyer à plat, coquilles d'escargots en grande quantité, rares restes de faune traduisant une activité cynégétique, suggère une occupation de courte durée, de type campement. Le mobilier lithique ne contient aucun document diagnostique. En l'état il est difficile de conclure sur un positionnement culturel. Cependant, du fait de la présence exclusive de faune sauvage et de l'abondance des coquilles d'*Helix*, cette occupation pourrait appartenir à un Mésolithique.

■ Les salles 1 et 3 – Occupations antiques et du Second Âge du Fer

Concernant les niveaux protohistoriques récents et la période tardo-antique, la problématique de la

campagne 2008 peut se résumer à trois questions essentielles pour ce genre d'établissement souterrain :

- établir des données chronologiques plus solides sur les différentes phases d'occupation du site ;
- mieux comprendre l'organisation des structures d'occupation qui en ont ponctué l'histoire ;
- essayer de caractériser les types d'occupation qui s'y sont succédé.

Dans la salle 1, le mobilier recueilli dans les déblais de fouilles clandestines avait permis d'établir d'emblée que ce secteur de la grotte avait été occupé durant une période embrassant au moins, comme dans la salle 3, le Second Âge du Fer et la partie finale de l'Antiquité. Sur cette base, il fallait d'abord établir une continuité stratigraphique entre les salles 1 et 3 et vérifier si les phases d'occupation observées dans la partie inférieure de la grotte trouvaient leur pendant dans la partie supérieure. Mais, d'autre part, l'espace disponible dans la salle 1 étant plus favorable à une fouille plus extensive que celle qui avait été possible dans l'étroit volume de la salle 3, nous avons privilégié, en 2008, une approche visant avant tout à restituer l'organisation de l'espace de la salle 1. En complément des observations réalisées en 2007 dans la salle 3, cette démarche nous permettait d'espérer caractériser le type d'occupation connu par la grotte aux époques concernées. En fonction de ces objectifs, nous avons implanté une fouille d'environ 12 m², dans la continuité de celle de 2007, au sein de la zone un peu moins pentue qui se situe dans la partie inférieure de la salle 1.

Il convient toutefois de préciser clairement que, durant la campagne 2008, nous avons dû composer avec une difficulté majeure liée au démontage et à l'évacuation de volumes considérables de blocs de calcaire dur, avant même d'atteindre le moindre niveau archéologique. Au-delà de ces difficultés

techniques, les acquis essentiels de cette campagne sont significatifs, à la fois pour la compréhension des aménagements qui y ont été mis en place, et pour les précisions chronologiques qui ont pu en être tirées.

Sur le premier plan, la façon dont a été aménagée, en salle 3, une terrasse déterminée par un mur de gros blocs, au-dessus d'un éboulis régularisé au bas de la pente qui marque les salles 1 et 3, est maintenant élucidée. Cela livre une clef de compréhension supplémentaire sur la façon dont les groupes qui ont fréquenté la cavité ont agi pour aménager leur habitat. De plus, la fouille en aire ouverte pratiquée dans la salle 1 donne un aperçu de la façon dont cette grotte était occupée à l'époque romaine tardive et peut-être aussi antérieurement. La discontinuité des occupations, la fugacité des vestiges en cause et l'apparente absence de structures de stockage permettent sans doute de confirmer le caractère temporaire des différents séjours de ces groupes.

Sur le second plan, il apparaît maintenant, au moins dans la salle 3, qu'il ne faut sans doute pas attendre d'occupation significative entre le Second Âge du Fer et le Paléolithique. Le sondage profond qui a été réalisé est des plus clairs à cet égard. C'est une donnée qui fournit des éléments de réflexion intéressants, autant pour situer l'occupation néolithique de Laa 3 que pour mettre en perspective les occupations protohistoriques et antiques de Laa 2. En même temps, ce sondage a confirmé la complexité de la séquence stratigraphique protohistorique de Laa 2, ce qui laisse présumer une occupation assez dense et constamment renouvelée au second Âge du Fer. Enfin, même si elles doivent encore être étayées pour la période du Bas Empire romain, les corrélations qui ont pu être réalisées entre les salles 1 et 3 montrent une certaine cohérence chronologique dans l'occupation de l'ensemble de la grotte.

Dumontier Patrice et Réchin François

*Haut Moyen Âge et
Moyen Âge classique*

ASSON ZAC de la Bastide

A une trentaine de kilomètres au sud de Pau, dans le canton de Nay, sur la commune d'Asson, l'aménagement d'une ZAC a suscité la prescription d'une fouille d'archéologie préventive. L'opération a été réalisée avec une équipe de huit personnes, sur une emprise de 11 000 m².

Les différentes recherches effectuées en amont des travaux (BSR 2005, M. de Muylder et BSR 2007, F. Gerber) avaient montré la présence en cet endroit d'indices caractéristiques d'une activité liée à la production et au travail du fer, tandis que les vestiges

d'un profond fossé ceinturant le bourg médiéval étaient mis au jour. Le mobilier céramique découvert semblait désigner une occupation du site comprise entre les XII^e et XIV^e siècles.

Compte tenu de ces indices, l'objectif de l'opération était double et les travaux de terrain se sont concentrés sur deux thématiques principales, à savoir : l'occupation du bourg médiéval d'Asson d'une part et la production sidérurgique d'autre part. Il s'agissait notamment de déterminer si l'activité métallurgique était antérieure à la création du bourg castral ou si un

quartier artisanal s'était développé au sein du village fortifié au XIIIe siècle.

■ **Le bourg castral d'Asson**

Par une charte datant de 1282 qui assura leur affranchissement, les habitants d'Asson furent tenus d'intégrer le bourg créé par le vicomte Gaston VII avec l'obligation de bâtir et de peupler les places concédées dans l'enceinte qu'ils devaient fortifier.

Les vestiges de ces fortifications se retrouvent dans l'emprise de la fouille. Reconnus sur une quarantaine de mètres de longueur, ils se présentent sous la forme d'un imposant fossé au profil en U, large de 4,40 mètres et profond de 2,20 mètres. Le tronçon mis au jour appartient au quart sud-ouest de l'enceinte qui enserrait le bourg. A l'exception du fossé, aucun autre élément de type talus, palissade ou mur ayant pu appartenir au dispositif de fortification, n'est conservé sur le site.

La fouille du secteur localisé à l'intérieur de l'enceinte, au sud-est du fossé défensif, n'a quant à elle livré aucune trace d'habitat lié à la phase de peuplement du bourg. L'absence d'indice d'une occupation villageoise dans la partie du bourg médiéval concernée par la fouille indique manifestement que cette zone n'a jamais été lotie.

■ **Un quartier artisanal au Xe siècle**

De part et d'autre du fossé médiéval et recoupées par celui-ci, d'imposantes concentrations de déchets métallurgiques ont été mises au jour. Elles correspondent à trois ferriers, ou zones dépotoirs,

dessinant trois ateliers métallurgiques distincts. Il s'agit d'un bas fourneau à scorie écoulee, de petit gabarit (diam. cuve 0,40 m) et dont l'état d'arasement ne permet pas de restituer la morphologie.

Un lien étroit étant établi entre la nature des opérations sidérurgiques pratiquées et les types de déchets métallurgiques obtenus, l'analyse des déchets contenus dans les trois ferriers a révélé la nature des activités réalisées par les métallurgistes du site de la Bastide. Il est apparu que les divers types de déchets inventoriés étaient tous issus d'activités de réduction et vraisemblablement d'épuration et ne concernaient que le travail du fer. Aucun indice ne permet d'envisager la présence d'ateliers de forge sur le site.

D'un point de vue chronologique, la datation des trois ateliers de réduction désigne une période d'activité sensiblement antérieure à la création et à la fortification du bourg d'Asson, une activité comprise entre la fin du VIIIe siècle et le début du XIe siècle, vraisemblablement dans le courant du Xe siècle. Par la mise en évidence d'une activité sidérurgique, à Asson, au cours du Haut Moyen Âge, c'est un pan inédit de l'histoire économique du sud de l'Aquitaine qui est dévoilé.

Beyrie Argitxu

- DE MUYLDER, M. Asson, Occupation du sol pendant la Protohistoire, l'Antiquité et le Moyen Âge, *Bilan scientifique régional, Sra Aquitaine*, 2005, pp. 183-184.
- GERBER, F. Asson, ZAC de la Bastide, *Bilan scientifique régional, Sra Aquitaine*, 2007, pp. 173-174.

Bas Moyen Âge, Époques
moderne et contemporaine

BAYONNE

59 rue Bourgneuf

Le projet de bâtir un immeuble d'habitation sur une petite parcelle (100 m²) de la rue Bourgneuf, située comme son nom l'indique dans une extension urbaine datée généralement du début du XIIIe siècle, a logiquement motivé la prescription d'un diagnostic. Il paraissait opportun de profiter de l'absence apparente de bouleversements majeurs - la parcelle, qui peut être interprétée comme l'accès principal à un des principaux couvents de Bayonne, celui des Jacobins, étant exempte de toute construction sur la totalité des plans disponibles depuis le XVIIe siècle - pour tenter de repérer les premières occupations de cette partie de la ville.

Le diagnostic devait se faire sous la forme d'une grande tranchée axiale, implantée en position centrale afin de ne pas porter atteinte aux fondations des

immeubles voisins. Il est très vite apparu que d'autres avaient eu le même souci car des réseaux y avaient déjà été installés et avaient affecté près d'un tiers de la parcelle.

Les dégâts les plus importants ont visiblement été causés par une conduite d'eau enterrée à une profondeur pouvant atteindre 1,5 m. Les travaux liés au passage de câbles électriques ont été moins dommageables car moins profonds (de 0,75 à 0,9 m), même si une importante zone perturbée, de superficie totale non déterminée, a été repérée dans l'angle sud-est. Au final, il nous a fallu limiter le diagnostic à un décapage/repérage des réseaux de 21 m², puis à la réalisation de cinq sondages. Leur superficie totale a été de 8 m² pour une profondeur comprise entre 0,4 m (sondage 5) et 1,9 m (sondage 4).



A cette profondeur, nous avons entrevu une couche très riche en bois travaillés témoignant probablement d'une activité artisanale que les quelques tessons de céramique associés pourraient placer au XIVE siècle.

Cette activité est antérieure de peu à un premier aménagement de la parcelle en voie d'accès à l'église du couvent des Jacobins. En effet, les autres données stratigraphiques et le matériel fourni par ces sondages confirment ce rôle qu'il est désormais possible de faire remonter bien au-delà du XVIIe siècle, sans doute dès l'ambitieuse reconstruction de cet édifice au XIVE siècle. En outre, une surélévation progressive d'au moins 1,5 m de cette voie, grâce à une série d'apports divers, a pu être mise en évidence. Cela nous rappelle qu'ici, comme dans les autres secteurs du Bourgneuf, la préoccupation de se prémunir de la montée du niveau de la nappe phréatique -et des

inondations destructrices qu'a eu à subir ce quartier à de nombreuses reprises- a été constante et que les remblaiements y ont été systématiques. Les matériaux utilisés pour ces recharges sont d'origine variable mais la plupart sont apparemment issus de la destruction - ou du moins d'importantes réfections - de bâtiments.

Il ne nous paraît pas illogique de mettre en relation ces apports avec les remaniements que ce couvent et ses propriétés annexes ont dû connaître durant les cinq siècles pendant lesquels l'établissement religieux est resté en activité. Sa destruction et son remplacement par un hôpital militaire en 1833 n'ont pas changé la fonction de cet espace qui n'a été fermé à la circulation piétonne qu'assez récemment, après la transformation de l'hôpital en lycée.

Normand Christian

Bas Empire

BAYONNE 12 rue Gosse

Au début du XVIIIe siècle, un terrain libre, dépendant de la maison Dibarsore, occupait une partie de l'îlot délimité sur ses longs côtés par la rue Gosse et la ruelle Plachotte (rue des Augustins) où se trouvait l'ancienne muraille de la ville. En 1713, ce terrain fut diminué d'une portion traversant l'îlot d'est en ouest, sur une largeur de vingt et un pieds, au sud de la maison de Hauranne. Pour construire un immeuble en cet endroit, l'acquéreur reçut l'autorisation de détruire le haut de la muraille sur une hauteur de cinq pieds et de percer, à travers la maçonnerie, une porte donnant un accès direct à la ruelle Plachotte. Une ancienne ouverture murée fut observée là par le commissaire député par le corps de ville.

L'immeuble concerné correspond à la parcelle BX 214 du cadastre actuel, au n°12 de la rue Gosse. Les travaux récents de réhabilitation de cet immeuble ont conduit à retrouver, sous le crépi de la façade donnant sur la rue des Augustins, le mur de la fortification antique amputé dans sa partie supérieure.

Cette redécouverte vient compléter la connaissance de la muraille subsistant le long de cette ruelle. L'élévation dégagée avant les derniers travaux comportait au sud, près de la tour du Serrurier, une portion de mur longue de 8 m, restaurée récemment (Fourdrin et Monturet, 2002 ; Fourdrin, 2005) et au nord, à l'endroit de la maison de Hauranne, une portion de 19 m, dégagée en 2002 (Conan *et al.* 2002 ; Fourdrin, 2004) : deux tronçons qui apparaissaient, compte tenu de leur position par rapport à la tour,

comme les vestiges d'une même courtine. Or il existe des écarts notables dans leur élévation, notamment dans la répartition des rangées de trous de boulin et dans le nombre des assises de moellons.

Le décrépiage a révélé la présence d'une zone de jonction dans la maçonnerie, avec pour principaux changements à cet endroit : dans le premier cordon, l'augmentation de l'épaisseur des pierres employées ; dans le second cordon, l'emploi de la pierre de Bidache, puis de la brique ; entre les deuxième et troisième cordons, l'augmentation du nombre des assises de moellon, qui passent de cinq à six. Le premier platelage d'échafaudage repéré du côté nord se superpose, sur une certaine longueur, à celui de la partie sud. Ces indices révèlent que les deux sections de maçonnerie délimitées par cette zone de jonction ont été élevées conjointement par des ouvriers s'adaptant mutuellement dans leur tâche au fur et à mesure de la progression du chantier de construction.

La destruction du haut de la courtine, au XVIIIe siècle a épargné un étroit pan de mur, à proximité immédiate du pignon de la maison de Hauranne. Un rang de pierre plate coiffe ce reste de maçonnerie.

L'ouverture donnant sur le rez-de-chaussée de l'immeuble est un percement fait après coup dans le blocage ; on ne remarque en effet, dans l'élévation dégagée, aucune trace de piédroit maçonné ni de voûte. A l'intérieur du bâtiment, la face interne de la courtine a souffert des aménagements tardifs. Près du sol actuel, des moellons de parement se placent à la





distance de 2,41 m de la face externe de la courtine. Cette largeur du mur est la même que celle repérée dans les parcelles attenantes et correspond à la dimension de sept à huit pieds mentionnée dans une requête de 1714.

Fourdrin Jean-Pascal

- CONAN S., FOURDRIN J.-P., MONTURET R. Bayonne, Hôtel de Hauranne. *Bilan scientifique régional, Sra Aquitaine*, 2002, p. 134-135.
- FOURDRIN J.-P. et MONTURET R. Une tour du front oriental de l'enceinte antique de Bayonne, *Aquitania*, t. 18, 2001-2002, p. 279-299.
- FOURDRIN J.-P. Les vestiges d'une courtine antique intégrés à l'hôtel de Hauranne à Bayonne, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, t. 23, 2004, p. 47-70.
- FOURDRIN J.-P. Bayonne – L'enceinte antique (Tour du Serrurier). *Bilan scientifique régional, Sra Aquitaine*, 2005, p. 186.



Bayonne - 12 rue Gosse.
Ruelle Plachotte (rue des Augustins), vue vers le sud (état en 2008).
A l'arrière plan, la tour du Serrurier ; au premier plan, à droite, parcelle BX 214.
La flèche indique la limite entre les deux sections de la courtine antique.



BAYONNE

Chemin de Jupiter – Prissé Haut

Le projet du complexe immobilier de Basseri, sur la commune de Bayonne, a été précédé d'un diagnostic archéologique au titre principal de risque d'atteinte au patrimoine préhistorique enfoui.

L'emprise prescrite se trouve à l'extrémité nord du plateau interfluve entre Nive et Adour, en rebord du promontoire de Campagne qui domine l'Adour.

Cette position est d'autant plus favorable à une installation préhistorique que le plateau fait face à la colline d'Ibarbide, laquelle abrite les calcaires de Bidache qui livrent en abondance un silex de qualité. Il est en outre recouvert par une épaisse stratigraphie pléistocène, qui a pu sédimenter profondément et sans trop de déformation les vestiges de ces éventuelles fréquentations préhistoriques. Les gisements paléolithiques du Basté et d'Ibarbide, situés tous deux à un kilomètre de part et d'autre du présent site, en sont des témoins majeurs (Chauchat, Cl. et Thibault C., 1968 ; Normand, 2000).

Le diagnostic archéologique consiste en des tranchées typiquement longues de 20 m, creusées par fines passes horizontales à l'aide d'une pelle mécanique équipée d'un godet de curage, disposées en fonction de différents paramètres de terrain mais assurant un maillage régulier de l'emprise prescrite. En dépit des quelques petites surfaces inaccessibles (pour un total de 7 000 m² environ), les différents sondages représentent un total de 1 492 m², soit 4,4 % des 34 200 m² prescrits.

La combinaison entre les différents paramètres de terrain (voirie, végétalisation, reliefs, nature du sol et résultats archéologiques) nous ont amené à diviser le projet en neuf sections, numérotées de I à IX. Trois de ces sections se sont révélées positives pour l'archéologie : les sections II, III et VI.

■ L'histoire

La section II, à l'ouest de la ferme de Campagne, occupe la bordure septentrionale d'un vallon comblé par des colluvions holocènes. La séquence stratigraphique, peu dilatée, est entaillée par une fosse sub-actuelle. Il s'agit probablement une fosse d'aisance ou d'une fosse à purin abandonnée, à en juger par la nature extrêmement « riche » du limon brun qui la comble ainsi que par l'intégrité parfaite des bouteilles en verre qui ont été jetées dedans. Le mobilier contient d'abord des vestiges fin XIX^e siècle : débris de porcelaine émaillée, bouteilles de tonique (Coca Mariani), de limonade, d'eau purgative (source catalane de Rubinat), de tisane bienfaisante (préparation des Shakers) et autres élixirs, mais aussi de parfums. D'autres vestiges qui peuvent tout aussi bien remonter à la première moitié du XX^e siècle complètent l'inventaire : bouteilles de vin, de

champagne, de bière, vaisselle blanche ordinaire, pot vernissé, débris de tuile, pierre de taille, brique, lampe à huile, piège à loup, chaudron... L'objet le plus insolite est une authentique faucille néolithique danoise en silex ; un bel objet qui, par exemple, aurait pu suivre jusque dans le Pays Basque un soldat prussien ou allemand. En effet, on se trouve à proximité d'une ancienne demeure qui fut réquisitionnée par l'armée allemande dès le début de l'Occupation afin d'en faire un centre de ravitaillement. La Libération fut l'occasion d'un pillage par la population locale, aux dépens notamment des nombreuses boissons alcoolisées qui y étaient entreposées. Le contenu de la fosse pourrait être le fruit des libations qui s'en suivirent...

■ La Préhistoire

Les sections III et VI, au sud de la ferme de Campagne, ont conservé sur leur replat les vestiges d'une occupation moustérienne. La découverte consiste en un niveau archéologique, peu profondément enfoui (40 ou 50 cm de profondeur en général), pris dans l'horizon de dégradation d'un dépôt pléistocène. L'ensemble archéologique est assez peu déformé : le mobilier est généralement à plat, la dispersion verticale est presque partout minime, les tout petits restes de taille sont localement présents.

Le replat de la section III est extrêmement réduit, du moins dans le périmètre de la zone sondée. Le dépôt pléistocène est profondément érodé, l'horizon éluvial qui abrite en son sommet le niveau archéologique disparaît très vite vers l'aval ; ce caractère interdit tout raccord direct avec la section VI. En revanche, le processus a pu alimenter en vestiges les colluvions situées en contrebas, donc sur la section VI, expliquant les quelques silex découverts sporadiquement dans les couches superficielles.

Le replat de la section VI est plus étendu, sans pour autant être assez large pour récupérer suffisamment d'eaux de pluie et générer une dynamique érosive. En conséquence, les petits débris ont pu être déplacés (ce qui a été mis en évidence sur la marge sud), mais la fraction archéologique grossière est redistribuée sur une faible distance. Le transfert de mobilier, à partir de ce replat, est en revanche avéré dans certaines fentes de gel et sur les vallons adjacents ; dans ce dernier cas le niveau archéologique, parfois riche, se dilate sur toute l'épaisseur de la couche sédimentaire.

Le replat est centré sur le sondage 25. Les sous-sections 29b et 29c du sondage 29 en sont probablement la marge sud. La marge ouest se trouve quelque part entre les sondages 25 et 26, la marge est entre les sondages 25 et 24. La marge nord n'atteint pas le sondage 31. Les marges sud et ouest sont sans doute érosives ; reste à savoir si les autres sont

simplement liées à l'espace initialement occupé. En tout état de cause, les restes de l'occupation du replat s'étendraient sur environ 500 m², dont seulement 70 m² ont été diagnostiqués. En incluant les vallons adjacents, qui ont collecté une partie du mobilier par ruissellement et ou simple gravité, le site menacé par le projet immobilier s'étendrait sur près de 2 000 m².

La collecte sur les deux sections III et VI représente plus de 700 vestiges d'industries lithiques dont une centaine de petits débris retrouvés au tamisage. La matière première est uniquement locale (silex de d'Ibarbide), mais les matrices sont introduites sans leur cortex. Les surfaces sont patinées, mais ne portent ni encroûtement ni concrétionnement. Les tranchants sont légèrement altérés, sans pour autant être émoussés. Les nucléus, de loin les pièces techniques les plus abondantes, trahissent presque tous la méthode Levallois.

Les outils sont essentiellement des racloirs, mais les formes originales sont un biface à talon absolument

identique à ceux du Basté, et une pièce foliacée biface sur éclat Levallois.

Un faisceau convergent d'indices tend à caler l'occupation du site entre 75 000 et 32 000 BP. Le mobilier, techniquement homogène, renvoie comme sur le site du Basté à un Moustérien de tradition acheuléenne. Par ailleurs, l'étude géomorphologique place le dépôt quelque part dans les stades isotopiques 3 ou 4. La présence dans le refus de tamis de plusieurs nodules millimétriques de graphite, témoins de la vitrification des cimes de conifères par les incendies à haute température, conduirait plutôt vers le stade 4.

Fourloubey Christophe

- CHAUCHAT Cl. ; THIBAUT C. La station de plein air du Basté à Saint-Pierre-d'Irube (Basses-Pyrénées) : géologie, étude archéologique préliminaire. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome LXV, 1968, p.295-318.
- NORMAND Ch. Mouguerre, Ibarbide. *Bilan scientifique régional, Sra Aquitaine*, 2000, p. 120-121.

Moyen Âge,

Epoque contemporaine

BAYONNE

Ancienne abbaye Saint-Bernard

6 chemin des Cisterciennes

La société G.V.2.I a entrepris une réhabilitation des bâtiments conventuels de l'abbaye cistercienne Saint-Bernard de Bayonne. Elle a sollicité la société Hadès afin d'effectuer une étude de bâti prescrite par le service régional de l'archéologie Aquitaine.

Le couvent Saint-Bernard est actuellement localisé entre la voie ferrée Bordeaux-Bayonne et la départementale 309 conservant le nom de « chemin de Saint-Bernard ». Les bâtiments ont été transformés en habitations au XXe siècle.

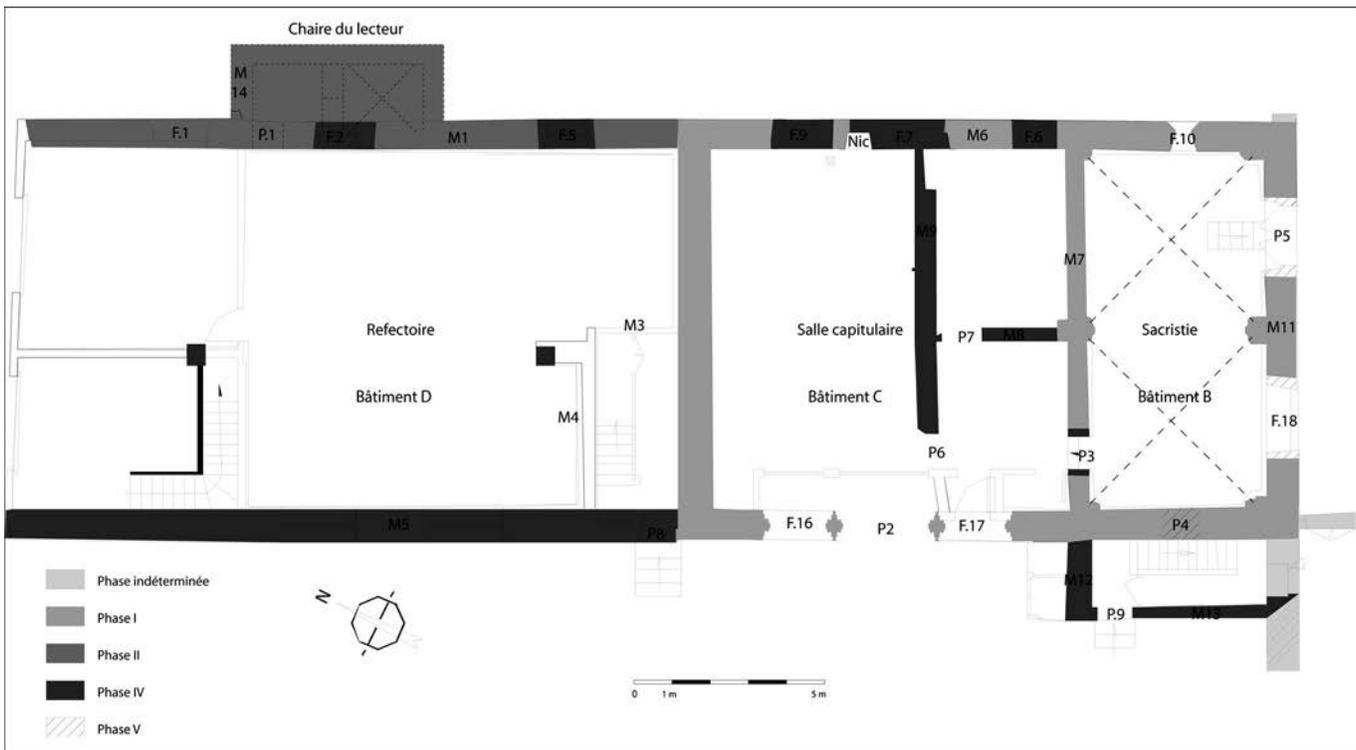
Toutes les études historiques antérieures ont tenté de faire le point sur l'origine de l'abbaye cistercienne Saint-Bernard, l'identité du fondateur et la chronologie de l'installation des moniales. Elles se trouvent systématiquement confrontées à une absence de source explicite et à la « tradition écrite » d'une implantation religieuse préexistante. Cependant, aucune relation, pas même topographique, ne peut être établie entre cette supposée fondation et celle de l'abbaye cistercienne. Les sources témoignant de l'implantation des religieuses n'apparaissent donc qu'en 1245. A cette date, les moniales bénéficient d'une bulle pontificale de confirmation des privilèges. Néanmoins, leur établissement ne peut pas être attesté avant 1268, année de la première mention d'une abbesse.

Parmi l'ensemble de la documentation, seuls les plans du XVIIIe siècle et les archives révolutionnaires permettent de dresser un inventaire des espaces constitutifs du couvent. Les constructions étudiées ne correspondent qu'à trois d'entre eux.

Cinq phases ont été déterminées à partir de l'analyse des élévations (cf. fig.). Les plus anciennes constructions correspondent aux rez-de-chaussée de deux bâtiments identifiables à une sacristie et une salle capitulaire (cf. fig.). Elles constituent une partie d'une aile orientale disposée au nord de l'église et précèdent l'édification d'un réfectoire directement accolé à la salle capitulaire (phase II). L'identification de cet autre espace est avérée par l'existence d'une chaire de lecteur. Pour ces deux phases, les ouvertures sont caractérisées par des remplages de type rayonnant qui incitent à les dater de la seconde moitié du XIIIe siècle.

La phase III comprend une importante démolition de toute l'aile orientale. Elle peut éventuellement être imputée à des opérations militaires s'étant déroulées sur l'Adour en 1814.

La phase IV intègre une série de transformations attribuables à Primo Feliciano Martinez de Ballesteros, lors d'une réhabilitation en manufacture de tabac, puis de bouteilles au XIXe siècle. La dernière phase



Bayonne - Ancienne abbaye Saint-Bernard - 6 chemin des Cisterciennes.

Ci-dessus : Plan avec indications des EA et propositions de phases.
Relevé et dessin de J. Borgnino, GV2I, 2008 modifié par P. Bouvard, Hadès, 2008.

Ci-dessous : Baies du rez-de-chaussée de la façade occidentale du bâtiment C.
Cliché de P. Bouvard, Hadès, 2008.





correspond à une transformation de l'ancienne sacristie en chapelle à la fin du XIXe siècle.

Les informations recueillies lors de cette étude restent insuffisantes pour véritablement cerner l'implantation. Aucun indice de datation absolue n'a

pu être recueilli. Le principal apport consiste en une meilleure identification des espaces et un relevé des caractéristiques des structures, et plus particulièrement des moulurations.

Bouvard Patrick

Moyen Âge

GUICHE Château de Guiche

Des travaux de mise en sécurité des ruines du château de Guiche ont conduit à engager des études préliminaires visant à effectuer un relevé pierre à pierre des parties concernées par les travaux.

Les travaux prévus n'ont concerné pour l'instant que la tour d'entrée, le rempart est et la poterne nord.

Les relevés suivants ont été réalisés :

- 1 : parement intérieur du rempart sud-est
- 2 : parements des trois faces de la tour d'entrée (côté cour intérieure)
- 3 : parement intérieur du rempart situé au droit de la poterne
- 4 : parement extérieur du rempart situé au droit de la poterne.

Ces relevés avaient pour but de dresser un état des lieux précis et de fournir un étude archéologique du bâti avant que l'intervention de consolidation ne cache ou ne détruise certains éléments caractéristiques.

La lecture du bâti et de certains éléments constructifs observés ont permis de proposer une ébauche de restitution des parties étudiées.

Les hypothèses et questions soulevées doivent être considérées comme un outil de travail permettant de progresser dans l'étude de ce vaste château et de préparer plus précisément les recherches archéologiques ultérieures.

Duvivier Benoit

Gallo romain

LESCAR Foyer du Bialé

Préalablement à l'extension de pavillons dans le foyer de l'ADAPEI, une intervention archéologique, répartie sur trois secteurs, a été effectuée pendant l'été 2008. Situé en pied de coteau, dans l'ancien lit du gave de Pau, le foyer de ADAPEI se trouve en plein cœur du quartier du Bialé, dans une zone archéologiquement sensible, qui a pu constituer le centre de l'agglomération de *Beneharnum* durant le Haut Empire.

Cette fouille a mis en évidence plusieurs phases d'occupation du secteur entre la fin du Ier siècle avant J.-C. et le IIe siècle de notre ère. Dès la mise en place des premiers éléments d'urbanisme, le quartier se structure autour d'un axe de voirie nord-est/sud-ouest, connu par les fouilles des années 1980-1990 menées par M. Bats puis Fr. Réchin.

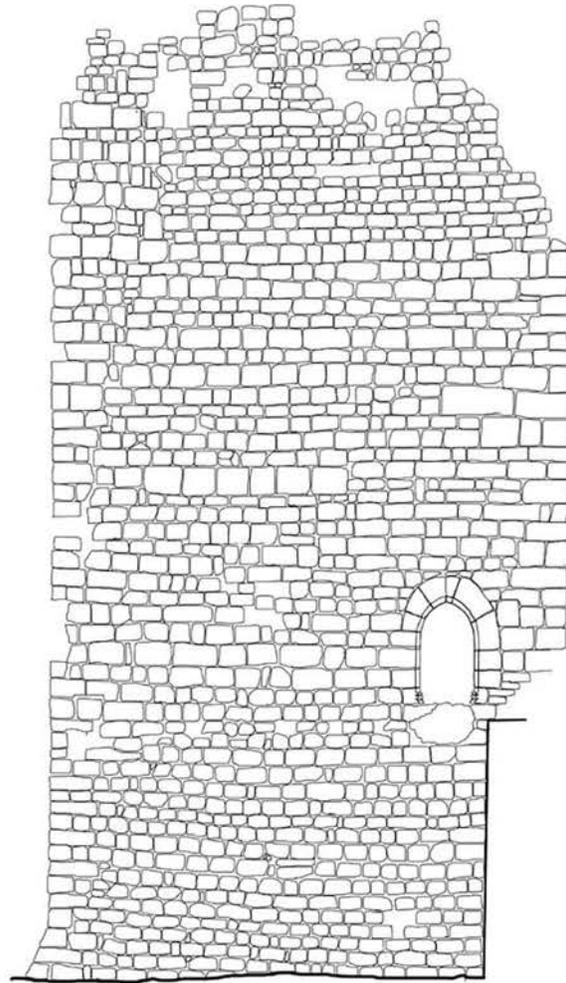
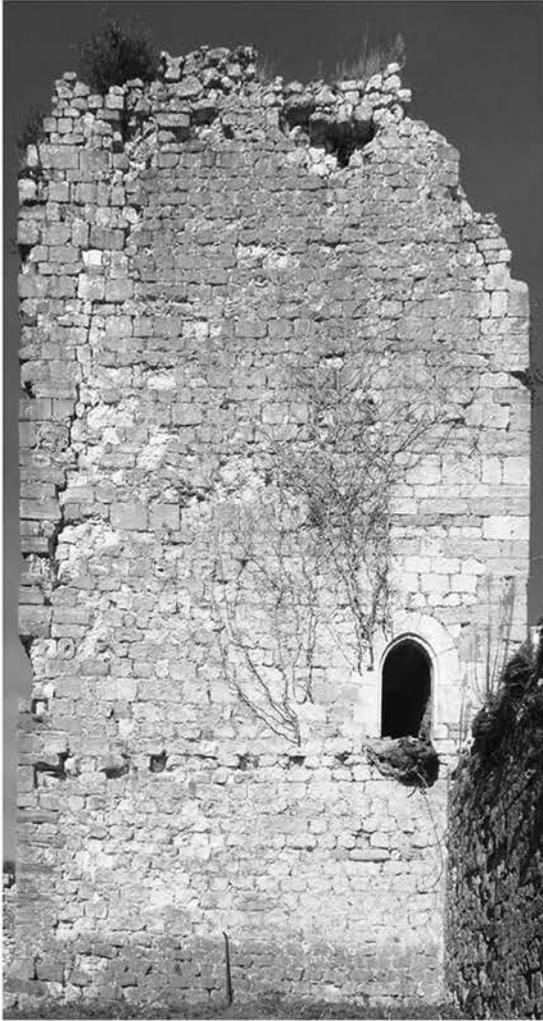
Dans le premier secteur, la fouille a révélé l'existence d'une partie d'un bâtiment présentant deux états de construction et s'organisant autour de plusieurs pièces rectangulaires (fig. a). A un mètre au sud de l'édifice, est apparu un petit tronçon de la voie

mentionnée ci-dessus. Entre les deux, un espace de circulation intermédiaire a pu être identifié. La présence de trous de poteau dans les deux maçonneries qui le délimitent permet de penser qu'il s'agirait d'une galerie à portique.

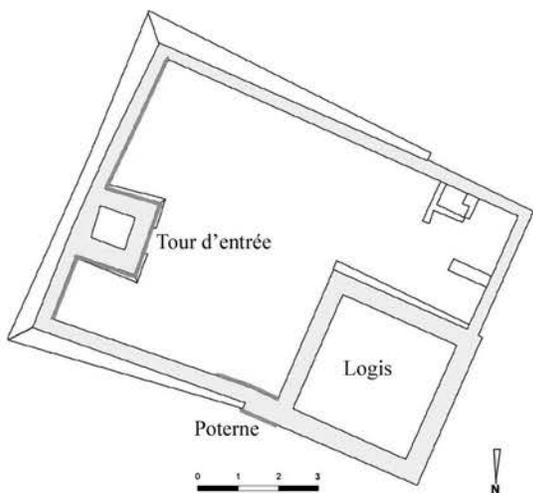
La seconde zone de fouille, plus à l'est, a révélé un autre tronçon de cette même voie. Là aussi, elle côtoyait un bâtiment dont le plan présente une organisation avec des pièces rectangulaires mais qui sont, ici, perpendiculaires à la rue. L'absence de traces d'une éventuelle galerie, identique à celle de la première zone, et la découverte d'un nouvel axe de voirie nord-ouest/sud-est, perpendiculaire au réseau principal et séparant les deux secteurs de fouille, nous montre que ce quartier de *Beneharnum* s'organisait au moins autour de deux îlots distincts présentant des aménagements différents.

Enfin, dans la dernière zone, un peu excentrée du reste du chantier, sont apparus les vestiges d'un bâtiment thermal, certainement public en raison de ses





0 3m



Guiche - Château de Guiche. Tour d'entrée.
Vue sur façade Sud et relevé pierre à pierre.
Plan du château avec repérage des parements relevés.



dimensions, pour lequel le *caldarium* et l'emplacement du *praefurnium* ont pu être identifiés (fig. b).

Vers la fin du II^e siècle ou au début du III^e siècle de notre ère, le quartier semble être progressivement abandonné comme en témoignent les arasements de l'ensemble des maçonneries.

Au cours du III^e siècle, une réorganisation partielle du sud de la zone s'opère avec l'apport d'un remblai de cailloutis venant recouvrir les traces d'occupation antérieures. Ce remblai, extrêmement induré, qui n'a

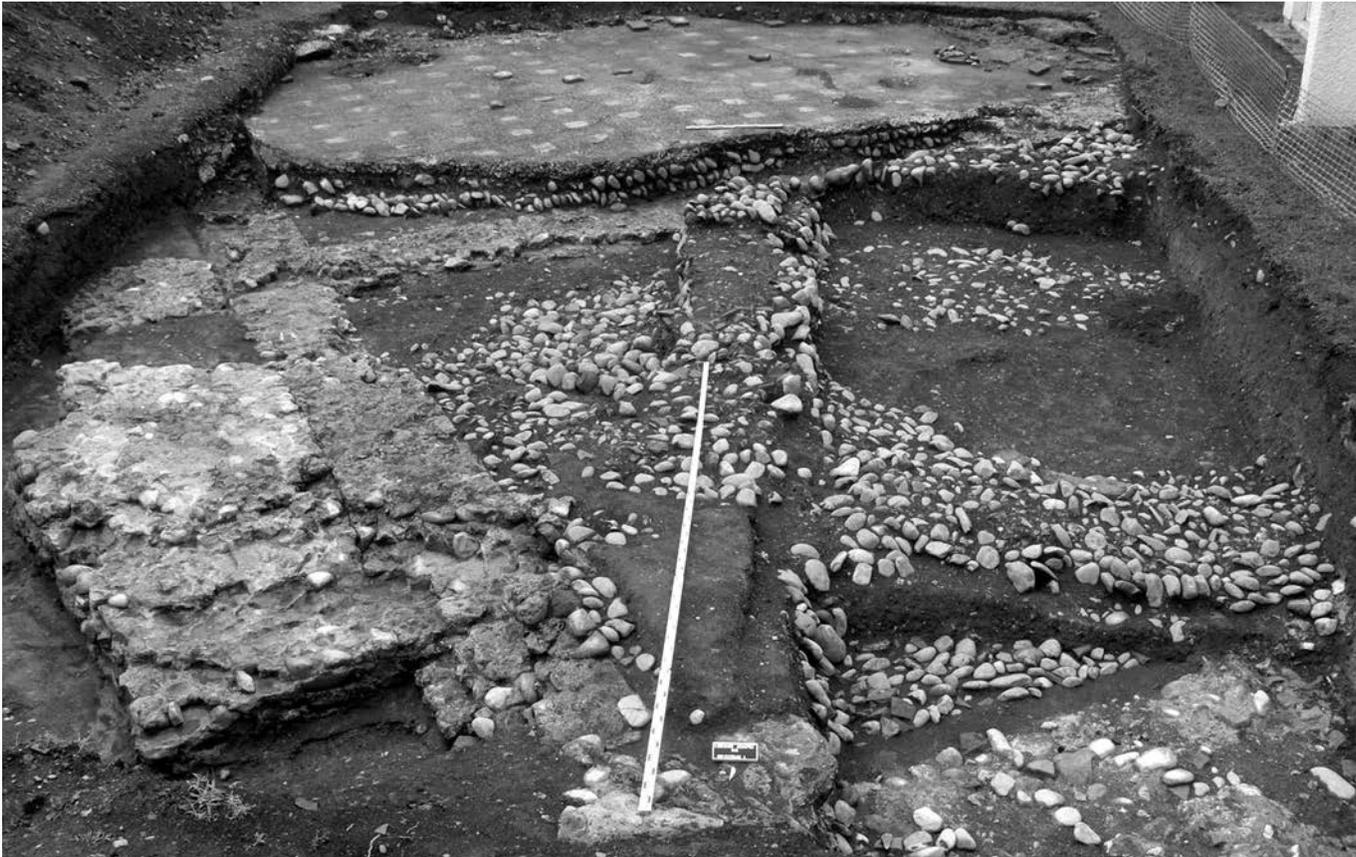
laissé apparaître aucune trace de structure, plaide en faveur de l'aménagement d'un espace ouvert en lien avec la voirie. La faible proportion de mobilier archéologique postérieur au IV^e siècle et l'absence de vestiges de cette époque, dans les trois zones de fouille, viennent appuyer l'hypothèse d'un abandon partiel, voir total, du quartier au profit du secteur de l'église Saint Julien, plus à l'est, et de la ville haute.

Roudier Mathieu



Lescar - Foyer du Bialé.

Fig. a : Vue vers l'ouest d'un des bâtiments bordant la voie nord-est/sud-Ouest. Auteur : Mathieu Roudier



Lescar - Foyer du Bialé.
 Fig. b : Vue vers le sud de la zone du bâtiment thermal avec, au sud, le *caldarium* et, dans l'angle sud-ouest de la fouille, le *praefurnium*.
 Auteur : Mathieur Roudier

Moyen Âge,
 Epoque moderne

MAULEON-LICHARRE Le Château

La perspective de travaux de sécurisation et de mise en valeur du château de Mauléon-Licharre a donné lieu, préalablement, à la réalisation d'un état des connaissances. Celui-ci a conduit notamment à replacer l'édifice dans son contexte et à réviser les datations proposées jusqu'alors.

L'histoire du château est documentée à partir de 1122, lorsqu'un acte d'Alphonse le Batailleur est donné dans le «château nouveau» du chef-lieu de la vicomté de Soule. Celui-ci fut-il édifié à l'emplacement du château antérieur ou y a-t-il eu déplacement par rapport au premier château vicomtal ? Si les deux hypothèses peuvent être défendues, il est toutefois impossible de trancher en l'état. L'histoire de l'occupation du sol permet en revanche de noter la mise en place d'un habitat subordonné au château (la «haute ville» actuelle), à quelque distance de l'église paroissiale Saint-Jean de Berraute. Pour pallier l'inconvénient de cette distance, le *castrum* fut doté d'une chapelle au XIVe siècle.

Du château du XIIe siècle, passé au roi d'Angleterre au XIIIe siècle puis au vicomte de Béarn au XVe, il ne reste guère que quelques assises de pierre. Plusieurs épisodes guerriers et, surtout, le rattachement définitif de la Soule à la couronne de France dans les années 1510, ont conduit à de profondes modifications de la forteresse médiévale. Au cours de la première moitié du XVIe siècle, la construction de tours d'artillerie et d'un fort bastion doté de canonnières a permis d'adapter l'architecture du château à l'évolution de la poliorcétique. Totalement remodelé au début de l'époque moderne, le château de Mauléon n'entraîne plus en revanche au XVIIe siècle dans le dispositif des forteresses royales. Il fut en grande partie démantelé en 1642 avant d'être reconstruit quelques années plus tard.

Au final, quelques points méritent d'être mis en exergue. A l'échelle de Mauléon, le château est indissociable du bourg fondé à ses pieds, qui lui a été subordonné et qui a fait partie de son système défensif.



A l'échelle de la Soule, le château est la traduction matérielle d'une partie du pouvoir des vicomtes à l'époque médiévale. Par son réaménagement à l'époque moderne il a contribué à symboliser le pouvoir royal jusqu'à sa «déchéance».

Démoli puis reconstruit, il a enfin été «libéré» de sa fonction militaire en un temps où la frontière s'est déplacée. Le château de Mauléon est bien *in capo de Sobola* (selon les termes de l'acte de 1122), et son histoire témoigne de celle de la Soule tout entière.

Enfin, les vicissitudes de cette histoire sont inscrites dans l'architecture même du château : l'époque moderne a fait table rase ou presque de l'édifice médiéval et les élévations actuelles lui sont majoritairement attribuables. Ce réaménagement lié à l'artillerie à poudre ainsi que la place occupée par le château de Mauléon dans le dispositif défensif régional mériteraient de faire l'objet de recherches plus approfondies.

Berdoy Anne

Paléolithique inférieur,
Paléolithique moyen

MONCAUP Lasserre Vallée du Louet – Paléolithique inférieur et moyen en Béarn oriental

Objectifs et méthodologie

Le site de Lasserre a livré en surface plusieurs centaines d'artéfacts rapportés à une phase finale du Paléolithique inférieur (Acheuléen évolué/début du Paléolithique moyen) (Millet, 2008). Trois sondages d'évaluation ont été ouverts (3 m x 6 m), leur implantation (cf. fig. a) a été déterminée en fonction des concentrations de matériel, des terrasses alluviales (Fw et Fx) et de l'épaisseur des colluvions susceptibles de protéger des lambeaux de niveaux archéologiques en place. Nous avons déjà pu observer l'importance des perturbations liées à un fort écoulement gravitaire en période de fortes précipitations sur des surfaces dénudées.

Le décaissement du mort terrain et des colluvions a été effectué avec un tractopelle à godet lisse. Chaque niveau de paléosol a été décapé à la main.

Résultats obtenus

Les deux premiers sondages, archéologiquement stériles ont fourni des informations concernant une formation alluviale non signalée, antérieure au Pléistocène moyen.

■ Sondage 1

L'examen des parois révèle deux unités lithostratigraphiques. La première, épaisse d'environ 0,45 m, est constituée d'éléments silto-limoneux à galets isolés et graviers épars avec deux horizons : la partie supérieure (éluviation), gris clair, correspond au remaniement de l'horizon inférieur d'illuviation, à structure prismatique, d'aspect marbré en surface en raison de plages décolorées et oxydées. La base de cette unité est discordante (contact érosif) avec

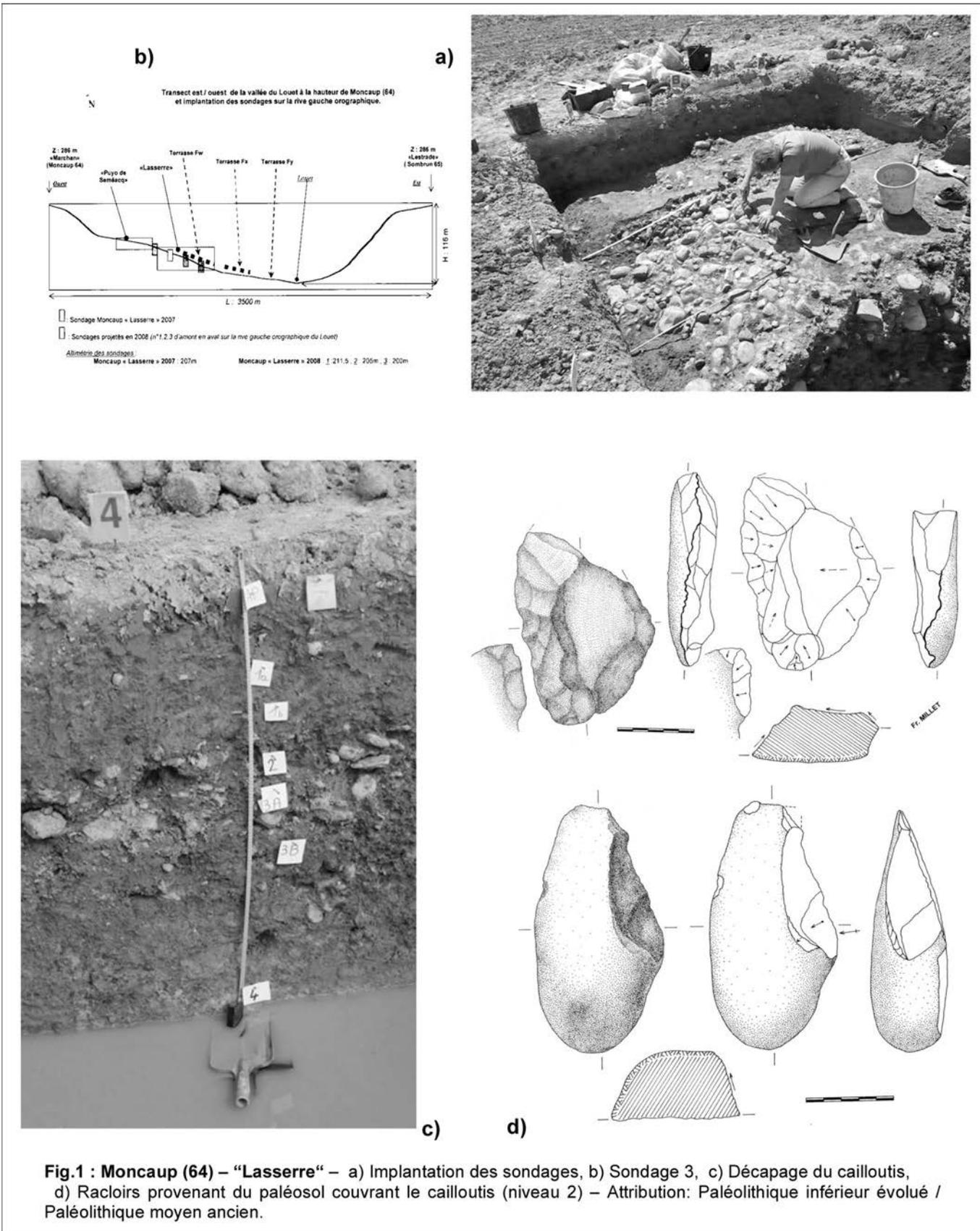
le sommet de l'unité suivante. L'unité 2, rubéfiée et compactée, caractérise une séquence de type fluviatile où alternent des cailloutis hétérogènes altérés (quartzites pourris) à cutane rougeâtre, avec des sables argileux brun rouge à gravillons. Nous avons pu noter la présence de sections lenticulaires ovalaires (zone de chenal). Les molasses silto-argileuses miocènes constituant le bed rock n'ont pas été atteintes.

■ Sondage 2

Deux unités ont été identifiées. La première (0,30 m à 0,45 m) correspond à des colluvions surmontant un niveau d'illuviation comparable à ce qui est décrit dans le sondage 1. La seconde unité, très homogène est formée de sédiments silteux localement enrichis en argile kaolinique. La roche mère (molasse) est ici affleurante, directement érodée et altérée. L'altimétrie et l'absence de dépôt alluvial indiquent que nous sommes sur un talus inter-terrasse.

■ Sondage 3 - Bordure interne de la terrasse Fw - Pléistocène moyen

La séquence reconnue (cf. fig. c), arrêtée à 1,50 m en raison du battement de la nappe phréatique, comporte trois unités distinctes malgré une faible puissance. L'unité supérieure est constituée d'une succession de niveaux silteux à gravillons épars, plus compactés vers la base. Le contact discordant avec l'unité suivante repose sur un pavage de type flot de débris (sommet de 3a) qui incorpore à sa surface des éléments éclatés et brûlés (pierres de foyer destructurés ?) associés à des artéfacts (cf. fig. d) non chauffés (racloirs, un chopper, un biface partiel). Quelques galets roulés issus de la masse alluviale Fw portent des enlèvements anthropiques. La base du niveau alluvial repose sur les molasses miocènes.



Conservation des occupations, caractéristiques chronoculturelles

Les données granulométriques des fractions fines des unités 1 témoignent d'une origine liée aux molasses miocènes. Ces résultats attestent aussi de solifluxions qui homogénéisent cette partie de la séquence créant de véritables palimpsestes en bas de pente. Deux groupes d'artéfacts sont identifiés en position dérivée dans la séquence stratigraphique. Le premier (Paléolithique inférieur évolué/Paléolithique moyen ancien) correspond à une occupation sur le talus inter-terrasse et la formation Fw ; le second, fortement roulé, peu représenté à ce jour, provient des alluvions Fw attribuées au Pléistocène moyen. Au-delà du constat actuel un peu décevant quant à leur

situation taphonomique, ces artéfacts représentent des témoins non négligeables d'une présence humaine ancienne au sein du bassin versant inférieur du Louet, proche de l'Adour. La dynamique pelliculaire souvent destructrice peut aussi préserver des témoins porteurs d'informations tels que des concentrations d'artéfacts ou, plus inattendus, des blocs brûlés (foyers destructurés ou incendies naturels) dont la position initiale reste à déterminer ultérieurement avant d'envisager une datation.

Millet Dominique et Françoise

- MILLET D. et Fr. Le Paléolithique inférieur et moyen en Béarn oriental : premiers résultats. *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, t. 27, 2008, p. 7-38, 30 fig, 2 tabl.

Gallo-romain

OLORON SAINTE-MARIE Rues des Barats et d'Arboré

Cette opération de diagnostic archéologique fait suite à un projet immobilier, dont l'emprise se situe à l'intérieur du quartier médiéval, au cœur d'une enceinte dont la rue des Barats reprendrait le cours. Pour le Moyen Âge ancien, rien n'est connu dans ce secteur autrement que par les découvertes et fouilles de sépultures aux environs sud de la cathédrale Sainte Marie (Réchin, 1992 ; Chevalier et Métois, 1994 ; Wozny, 2004 ; Pichonneau, 2005).

Pour l'Antiquité, il est possible d'envisager dans ce secteur soit de l'occupation urbaine soit de l'occupation périphérique. En effet, aucune observation ancienne ou récente ne vient étayer plutôt l'une que l'autre de ces hypothèses. Les découvertes aux abords de la Cathédrale et celles du quartier Guynemer laissent envisager cependant la possibilité d'une extension en cet endroit. Quoi qu'il en soit, les formes que peuvent prendre le tissu urbain et l'architecture particulière restent méconnues ici pour l'Antiquité et le premier Moyen Âge.

Les vestiges apparus lors du diagnostic archéologique sont essentiellement d'époque moderne à contemporaine par la découverte de murs et de dépôts animaux de type fermiers, dépôts à rattacher peut-être à des périodes d'épizootie connues par les textes (sources J. Dumonteil). Pour les périodes plus anciennes, aux abords de la rue des Barats, des niveaux d'occupation recelant du mobilier antique (*tegulae* et céramique) et médiéval ancien forment une bande le long de l'actuel trottoir. Cette bande

peut correspondre à des sols de circulation de type voirie. Au nord, vers la rue d'Arboré une fosse a livré un tesson de couvercle décoré de type de ceux vus à Sarron « Castérot » (Landes) pour le XIV^e siècle.

Après la fin de notre opération, un sondage non signalé et effectué à la pelle mécanique par l'aménageur a été examiné par les chercheurs bénévoles surveillant le secteur (Ortega, Artigau et Javierre). C'est à l'intérieur de ce sondage qu'est apparue une énigmatique petite structure coffrée à l'aide de *tegulae*. Aucun vestige osseux n'a été recueilli dans l'espace intérieur.

Au final, l'impact du projet d'aménagement sur le patrimoine archéologique antique est donc loin d'être négligeable et cela sur toute la surface de l'emprise. Une mention toute particulière doit être émise sur les parties sud. Il faut saisir la possibilité d'un sondage ou d'un décapage du large trottoir faisant jonction entre la rue des Barats et la parcelle actuellement en travaux, pour y rechercher les vestiges du fossé et du système défensif.

Wozny Luc

- CHEVALIER N., METOIS A. Oloron-Sainte-Marie, Cathédrale Sainte-Marie. *Bilan scientifique régional, Sra Aquitaine*, 1994, p. 117.
- PICHONNEAU J.-Fr. Oloron-Sainte-Marie, Place de la cathédrale Sainte-Marie. *Bilan scientifique régional, Sra Aquitaine*, 2005, p. 198-200.
- RECHIN F. Oloron-Sainte-Marie, Bourd-Paillassar. *Bilan scientifique régional, Sra Aquitaine*, 1992, p.114.
- WOZNY L. Oloron-Sainte-Marie, Abords de la cathédrale. *Bilan scientifique régional, Sra Aquitaine*, 2004, p.174-177.

OLORON-SAINTE-MARIE

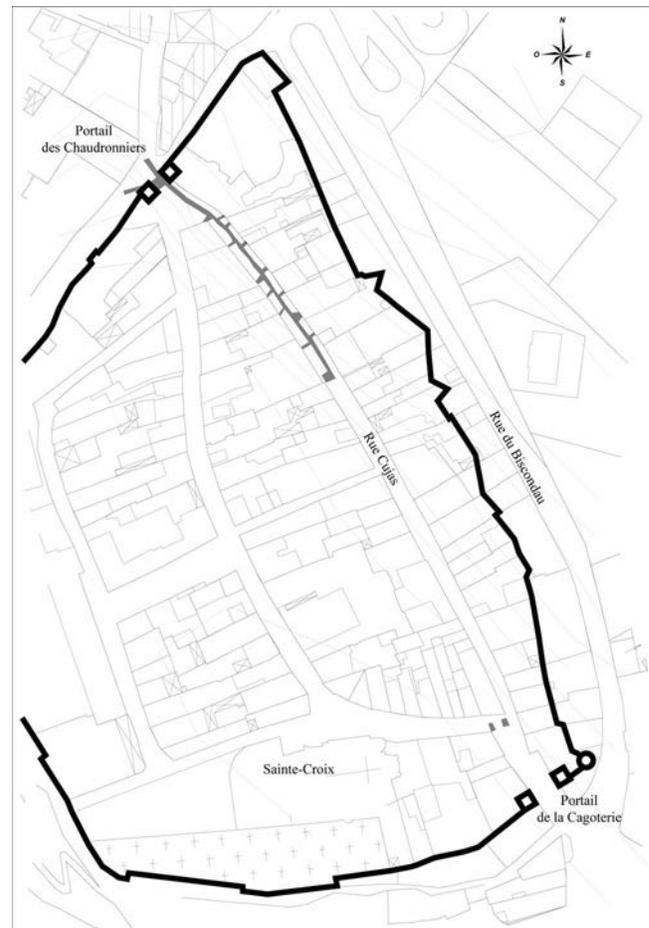
Rue Cujas

Une surveillance archéologique a été réalisée lors des travaux d'enfouissement et de réfection des réseaux d'eau et d'assainissement dans le quartier Sainte-Croix, rue Cujas. Les zones concernées sont la place en avant de la porte des Chaudronniers et la partie basse de la rue Cujas, anciennement nommée la rue de l'Enclos.

Comme le signale J. Dumonteil dans son ouvrage : Oloron-Sainte-Marie, Atlas Historique des Villes de France, « à part un galet percé néolithique » et « deux monnaies » on peut supposer que la rareté des découvertes et le caractère unique des artefacts lithiques et céramiques récoltés au gré des travaux urbains de Sainte-Croix ne permettent pas de suggérer une occupation humaine permanente mais seulement de manière occasionnelle ou saisonnière du moins jusqu'à la fin de la période antique. L'occupation au cours de la période romaine n'est guère mieux attestée, « les découvertes de vestiges antiques faites dans ce quartier restent très modestes », elle se résume à quelques trouvailles isolées « des tuiles, céramiques et blocs de ciment à tuileau ». La présence du tracé d'un rempart reste aussi à définir car les seules données sont « une portion de muraille en petit appareil...dépourvu de chaînages de briques ». L'étude de l'enceinte entreprise en 2003 par J.-L. Piat (Piat, 2003) n'est guère plus explicite car cette analyse ne permet pas de déterminer avec certitude la construction d'un rempart dès l'époque paléochrétienne. L'histoire et la naissance du bourg de Sainte-Croix commencent réellement par l'acte politique du vicomte Centulle V de Béarn. En effet, dès 1080 une opération de repeuplement a été entreprise avec la décision de création d'un bourg de *poblacion*. L'église Sainte-Croix, de plan cruciforme, étudiée par J. Lacoste, a été édifiée dans les années 1130-1145.

La surveillance des travaux a permis de se rendre compte que, sous les niveaux de la chaussée, seule une couche composée de remblais hétérogènes repose directement sur les formations géologiques. Un caniveau en brique, construit il y a une centaine d'années, a été localisé dans la partie basse de la rue. L'enceinte, dont le tracé devait couper la rue Cujas aurait du être observée, mais lors des travaux, aucune trace de celle-ci. Par ailleurs, aucun élément provenant de sa destruction n'a été repéré, les fragments de brique contenus dans les remblais sont de la période médiévale.

Deux sondages, ont aussi été occasionnés par la pose de vannes, à l'intersection des rues Mercière et Cujas, ceux-ci ont été négatifs, les niveaux de la chaussée actuelle sont directement établis sur le



Plan du quartier Sainte-Croix.

substrat géologique, qui, à cet endroit, forme une légère éminence.

A l'issue de cette première tranche de travaux dans le quartier, le tracé de l'enceinte antique doit être recherché plus haut dans la pente. Cette défense apparaît plutôt comme une citadelle, édifiée seulement sur la partie sommitale de la colline. Une seconde tranche de travaux d'assainissement est programmée dans les rues voisines et à proximité de l'église Sainte-Croix, cette nouvelle surveillance devrait permettre une meilleure compréhension et apporter des données supplémentaires pour l'histoire du quartier de Sainte-Croix et de son enceinte.

Pichonneau Jean-François avec
Javière Cédric et Artigau Grégory Henry

- PIAT J.-L. Oloron Sainte-Marie, Enceintes urbaines. *Bilan scientifique régional*, Sra Aquitaine, 2003, p. 142-144

OLORON-SAINTE-MARIE

Legugnon - VC 3

Répondant à un projet de lotissement, le diagnostic archéologique prend place quartier Legugnon aux abords du VC 3 sur les parcelles 83, 342 et 343.

Le diagnostic a été réalisé dans un contexte de découvertes anciennes liées à des thermes ou à une villa antique édifiés dans une petite cuvette aux abords immédiats de deux sources. Les parcelles sondées sont situées au sud de ces découvertes sur le talus abrupt et le replat d'une terrasse moyenne du gave bordant le chemin de Lagoua. La surface sondée correspond à 3,5 % de la surface totale du projet de lotissement (1,3 ha). Aucun élément architectural ni aucun élément mobilier n'ont été mis au jour lors de ces sondages.

Non loin du site vers l'ouest, une résurgence aménagée en pied de talus de terrasse, une dalle de couverture de canal et quelques moellons épars repérés non loin de l'endroit où apparaissent des anomalies linéaires sur une photographie aérienne sous-entendent une occupation à tissu lâche dans le secteur. S'ajoutant à cela, la position des découvertes anciennes, leur nature et l'absence d'éléments sur les parcelles sondées aujourd'hui soulèvent une nouvelle hypothèse concertée avec François Réchin pour les découvertes anciennes, celle d'un sanctuaire de l'eau.

Wozny Luc

*Bas Moyen Âge,
Epoque moderne*

ORDIARP

Maison Gentein

Dans le cadre des travaux de rénovation et de réaménagement de l'ancienne maison forte de Gentein par ses propriétaires actuels, une opération de fouille archéologique préventive a été demandée par le service régional de l'archéologie, en amont et en accompagnement des travaux, pour orienter les choix de restauration et garder mémoire de l'état actuel de l'édifice avant les réfections projetées. La mission confiée au bureau d'étude Hadès, en association avec l'architecte du patrimoine Etienne Lavigne, était donc de précéder les travaux de dégagement des sols et des élévations pour réaliser l'observation archéologique des maçonneries et des niveaux d'occupation de l'ancienne résidence d'une famille aristocratique de la Soule — les barons de *Jaunte* — attestée dès le XI^e siècle dans la documentation écrite. L'édifice actuel, de plan rectangulaire, conserve des élévations médiévales, remaniées aux époques modernes et contemporaines et des soubassements arasés mais visibles sur l'extérieur. La méconnaissance archéologique et historique de cette construction a constitué l'enjeu de l'étude : il y avait là potentialité à documenter la typologie constructive et fonctionnelle d'une résidence aristocratique en Béarn, son site d'implantation et son environnement proche, enfin sa chronologie de construction.

Une étude archéologique du bâti, appuyée sur des relevés d'architecte, des relevés topographiques et orthophotographiques, enrichie par des relevés détaillés des maçonneries, a été engagée. Elle a permis

d'établir une analyse stratigraphique des élévations. L'emploi d'une nacelle élévatrice a été nécessaire pour accéder aux parties extérieures des murs les plus haut. Les relevés d'élévation ont été complétés ensuite au fur et à mesure des travaux de piquage, dans le cadre d'un suivi de chantier. Par ailleurs, un sondage archéologique a été réalisé à l'extérieur du bâtiment, sous la forme d'une tranchée au pied de la façade nord afin d'observer des maçonneries arasées établies quelques mètres en avant. Après dépose d'une partie des planchers anciens de la maison, des sections de solives ont été prélevées pour analyse dendrochronologique par Christelle Belingard. Enfin, une étude historique du site et de son contexte d'implantation a été conduite par l'historienne Anne Berdoy.

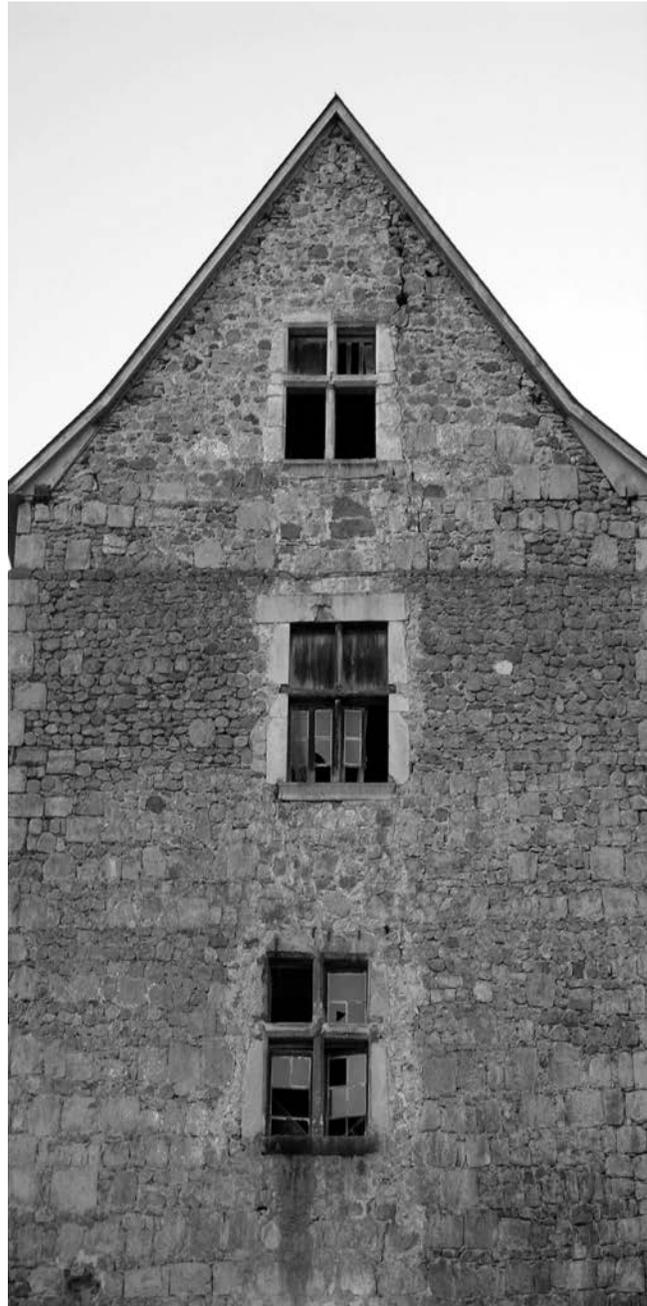
L'ensemble de ces travaux, certains encore en cours d'analyses, font apparaître la maison forte de Gentein, comme un édifice en moyen appareil calcaire d'assises régulières établi dans le courant du XIV^e siècle, plus certainement dans la seconde moitié. La situation au confluent des deux ruisseaux de l'Arangoréna et du Saison, confère à l'ouvrage une position de contrôle au débouché des deux vallées. C'est en effet l'époque où un Pierre de Laxague reçoit en 1382 l'autorisation du roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine de surélever sa maison de pierre et de chaux dans sa terre de la salle de Gentein en Soule. Or, les éléments de bâtis observés pour la première phase de construction consistent en une baie à coussiège, une niche de



Ordiarp - Malson Gentein

Ci-dessus : Angle sud-est avec le mur d'enceinte au premier plan.

Ci-contre : Pignon oriental reperçé de trois croisées de la fin du XVe siècle.



latrines sur console, des fentes d'archères droites sans étrier et des portes en arc brisé en rez-de-chaussée et étage, caractéristiques des édifices bien datés du milieu du XIVe siècle que l'on édifiait au même moment dans le Bordelais. L'originalité de la maison forte de Gentein est d'avoir disposé d'un mur d'enceinte, aujourd'hui presque totalement arasé, immédiatement périphérique à la maison, repéré en élévation et bien identifié à partir d'un sondage qui confirme sa contemporanéité avec la maison forte. Ce mur de ceinture devait venir protéger les accès du rez-de-chaussée et du premier étage, ce dernier niveau desservi par une galerie extérieure et une possible échelle de bois escamotable. Un deuxième étage a pu exister, mais une rehausse des murs plus tardive d'un siècle en a visiblement tronqué les dispositions.

En effet, les niveaux de planchers primitifs sont modifiés à une période que l'on place, dans l'attente des résultats dendrochronologiques, entre la fin du XVe et le début du XVIe siècle. De nouvelles baies à croisées sont ouvertes sur la façade nord et surtout dans le pignon oriental à chacun des trois niveaux d'étage alors établis. C'est une période où l'on voit dans la documentation écrite, la maison de Gentein passer dans les mains de la famille noble d'Ursua,

originale de Navarre. Cette famille aurait entrepris des améliorations de la bâtisse auxquelles on peut faire remonter les réaménagements observés.

Une troisième phase de réfection, entre les XVIIe et XVIIIe siècles, est identifiée au travers du percement de nouvelles baies sur les façades nord et sud et le bouchage d'ouvertures plus anciennes. Puis entre les XIXe et XXe siècles, le corps bâti principal s'adjoint de bâtiments annexes tournés vers l'exploitation agricole et un nouveau logement s'y accole avec le confort moderne pour la résidence des exploitants. Le mur d'enceinte est abattu. La salle de Gentein devient alors inhabitée, jusqu'aux récents travaux engagés par les nouveaux propriétaires pour y établir leur domicile.



Les pistes de travail sur lesquelles débouchent cette mission doivent être soulignées : la richesse des résultats et la réussite de l'opération, sans compromettre le projet de réhabilitation, doivent à la veille opérée en amont du projet par les institutions en charge du patrimoine (service départemental de l'architecture, service régional de l'archéologie) et à la complémentarité de l'équipe pluridisciplinaire mise en place (architecte, topographe, archéologues du bâti, historien, dendrochronologue). Les propriétaires, convaincus par l'étude et bénéficiant d'une prise en charge financière de l'opération préventive, ont pu faire aboutir leur projet dans le respect de l'architecture ancienne en s'entourant des compétences nécessaires. C'est là une démarche originale qui mériterait d'être systématisée pour les bâtiments non protégés.

Piat Jean-Luc

Paléolithique moyen et supérieur
Néolithique final

SAINT-MARTIN-D'ARBEROU Grotte d'Isturitz

La campagne de terrain 2008 correspondait à la dernière année de la troisième opération tri-annuelle ayant comme objectif principal l'importante séquence aurignacienne contenue dans la Salle de Saint-Martin. La fouille des secteurs «Extension» et «Fouille principale» a ainsi été conduite prioritairement. Cependant, en parallèle, ont été poursuivis le tamisage des déblais présents dans le «Grand diverticule» et l'étude de collections anciennes, tandis que s'achevait la prospection spéléologique des environs de la colline de Gaztelu.

Les opérations de fouilles

■ Secteur « Extension »

Les recherches y ont porté sur 3 m² et nous avons décidé de les interrompre après avoir achevé la fouille de l'ensemble E 4lc. En trois années, les différentes séries ont livré plusieurs milliers de pièces dont une grande quantité de vestiges fauniques d'origine anthropique, où les restes de chevaux l'emportent, suivis par ceux de rennes. Les quelques centaines d'outils lithiques, la dizaine de pièces en matières dures animales (dont plusieurs fragments de pointes à base fendue) et les nombreux éléments de parure (principalement des perles) nous orientent vers une attribution globale à l'Aurignacien ancien, avec toutefois quelques nuances. En effet, la mise en évidence de solifluxions et de cryoturbations dans la partie haute de la séquence doivent inciter à la prudence et ne permettent pas d'y exclure un certain mélange avec des objets d'une phase plus récente. D'autre part, si l'appartenance à

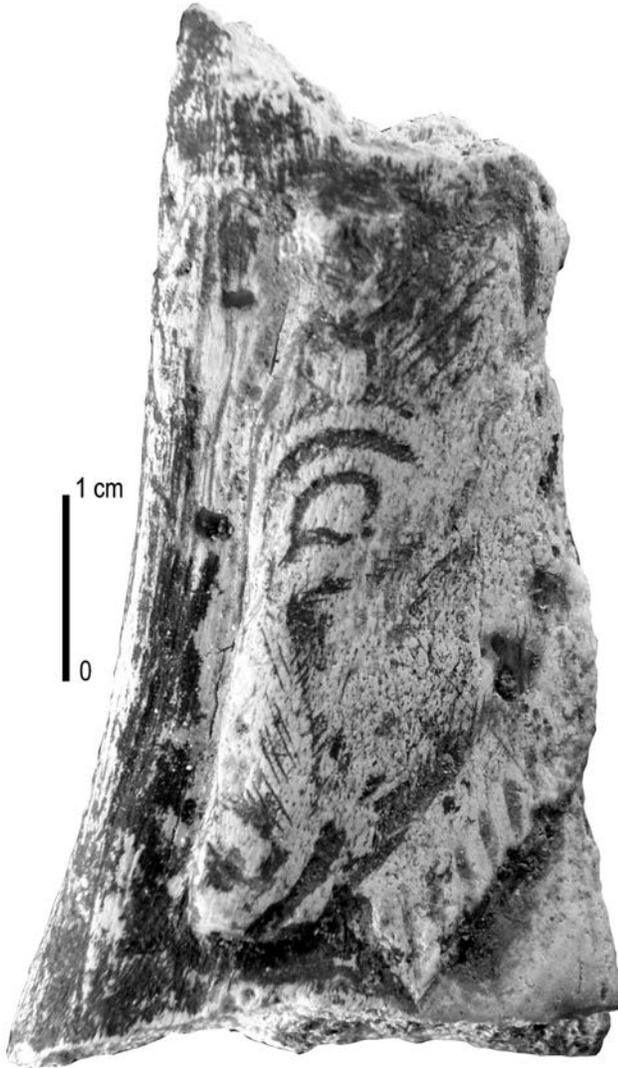
L'édifice quant à lui, s'insère désormais dans une problématique historique entièrement renouvelée. On ignore encore où se localise le site primitif de cette famille de Gentein attestée dès le XI^e siècle et quel rôle il a pu jouer dans la structuration du terroir. La documentation révèle en tous les cas son influence dans l'encadrement des hommes. L'actuelle maison forte de Gentein, si heureusement documentée à partir de la fin du XIV^e siècle, en serait-elle une émanation ? Elle offre quoiqu'il en soit l'opportunité de poser un jalon architectural remarquable dans les programmes des petites résidences aristocratiques médiévales du sud-ouest de la France, en résonance avec des exemples bordelais mais aussi navarrais.

l'Aurignacien ancien des ensembles E 4la et E 4lb paraît assurée malgré certaines spécificités par rapport à d'autres séries aquitaines, plusieurs points observés dans E 4lc ne sont pas sans rappeler ce qui existe dans l'Aurignacien archaïque. Cet ensemble - et ceux qui lui correspondent dans les autres secteurs (E 4II et C 4c4) - pourrait ainsi témoigner d'une filiation entre les Aurignaciens archaïque et ancien.

■ Secteur « Fouille principale »

Nous y avons nettement avancé l'exploration des ensembles C 4d1. La séparation en deux zones a été confirmée, avec des modalités de mise en place du matériel archéologique différentes : d'une part, des séries d'épandages qui suivent un pendage assez marqué ; d'autre part, des ensembles, associés à des éboulis, où les pièces paraissent avoir subi peu de perturbations.

Quoiqu'il en soit, rien ne s'oppose à placer dans l'Aurignacien archaïque la totalité de ce qui a été recueilli. De ce fait, les données acquises après étude du matériel - notamment plusieurs milliers de pièces osseuses et plus de 30000 objets lithiques, hors esquilles, dont plus de 1000 outils - permettent une bonne approche de cette phase du technocomplexe aurignacien présente dans ce secteur de la cavité. Il nous est bien sûr impossible de rentrer dans les détails, bien trop longs à exposer ici, et nous en resterons à quelques points. D'importantes activités de taille y ont été réalisées, orientées principalement vers la production de deux types de supports : les uns, à forte variabilité dimensionnelle, ont été extraits de nucléus prismatiques ou pyramidaux sur blocs ; les autres, qui



Ci-dessus : possible fragment de bâton percé face 1.



Ci-dessus : possible fragment de bâton percé face 2.

Saint-Martin-d'Arberoue - Grotte d'Isturitz.

attestent la recherche de modules assez constants autour de 3-4 cm, proviennent de schémas autonomes sur éclats (Normand, 2007). Les outils fabriqués à partir de ces supports visaient principalement à répondre aux besoins cynégétiques (confection/réfection des armes) et « domestiques » (boucherie, traitement des peaux, confection d'objets...) liés à des occupations saisonnières qui ont pu être de très grande ampleur. Cet outillage a été complété par une quinzaine d'éléments confectionnés en matières dures animales. Même si ceux-ci sont surtout des lissoirs et des poinçons, au moins deux posent la question de l'apparition des pointes à base fendue dès le tout début de l'Aurignacien. Concernant la faune, malgré un état de conservation souvent mauvais, l'origine anthropique de la très grande majorité des restes ne fait pas de doute. La chasse était apparemment orientée vers les grands ongulés, principalement le Cheval et, à

un moindre degré, les Bovinés. Les autres herbivores représentés sont le Renne, le Cerf, le Chevreuil et le Sanglier, en quantité bien plus faible. Le Renard, exploité au moins en partie par l'Homme, domine nettement les carnivores, loin devant l'Ours et la Hyène. De son côté, le corpus des éléments de parure compte désormais plusieurs dizaines de gastéropodes marins (très principalement des Littorines) mais aussi plusieurs vestiges en lignite et en ambre, d'origine très probablement proche, ainsi qu'en ivoire, notamment un fragment d'anneau. Enfin, une molaire déciduale et un métacarpien I se rapportent directement à des individus de ces groupes aurignaciens archaïques.

À noter que si aucune date n'a encore été obtenue sur ces ensembles, nous disposons dès maintenant de plusieurs datations autour de 37000 BP pour l'ensemble C 4c4, disposé un peu plus haut dans la séquence.





■ Le tamisage des déblais

Dans le «Grand diverticule», l'enlèvement d'une grande partie de l'imposant tas de déblais accumulés tout au fond de la galerie n'a permis de repérer aucun passage praticable. Nous avons pu cependant déterminer que les remblais les plus anciens correspondaient très certainement au nettoyage de la galerie intervenu au tout début des recherches de R. et S. de Saint-Périer. Ailleurs, nous avons mis en évidence des sédiments résultant d'un mélange par des animaux fouisseurs d'ensembles moustériens, aurignaciens et magdaléniens, ainsi que des déblais des fouilles anciennes. L'étude du très abondant matériel a permis d'isoler trois séries complémentaires (lithique, industrie en matière dure animale et, bien sûr, art mobilier dont la pièce qui illustre ce texte) qui peuvent indiscutablement être rapportées à un Magdalénien moyen pyrénéen «classique».

Outre la poursuite de l'examen de l'industrie lithique provenant des déblais gravettiens qui y a confirmé le très fort pourcentage des burins de Noailles et la présence d'une assez grande variété d'armatures, celui de la faune a montré une chasse privilégiant le Bison - principalement à la fin de l'automne - devant le Renne et le Cheval, exploités apparemment à plusieurs périodes de l'année.

■ L'étude de collections anciennes

Trois collections anciennes conservées au musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye ont fait l'objet de très intéressantes observations : les séries moustériennes, au sein desquelles est attestée la présence d'un ensemble à rattacher au Moustérien de type «charentien» et d'un autre ayant de fortes affinités avec le «Vasconien» ; la série S III base dont l'attribution au Châtelperronien est à exclure définitivement ; les vestiges associés aux zones funéraires post paléolithiques, dont il a fallu hélas éliminer toute une partie, qui sont désormais à ranger majoritairement dans le Néolithique final/Chalcolithique.

■ La prospection spéléologique

Pour terminer, nous rappellerons que la collaboration avec le comité départemental de spéléologie a permis de repérer plus d'une cinquantaine de cavités dans les environs de la colline de Gaztelu et, parmi celles-ci, un nouveau réseau au-dessus de celui d'Isturitz. Ces données confirment, si cela était encore nécessaire, le fort potentiel archéologique de cette zone des Pyrénées occidentales.

Normand Christian

- NORMAND Ch. Saint-Martin-d'Arberoue, grotte d'Isturitz. *Bilan scientifique régional, service régional de l'archéologie*, 2007, p. 194-196.

Second Âge du Fer,
Haut Empire

SAINT-MARTIN D'ARROSSA Le centre sidérurgique de Larla (III^e siècle av. J.-C. – III^e siècle ap. J.-C.) Métallurgie expérimentale

Dernière campagne de recherche archéologique sur le site sidérurgique antique de Larla, les essais de métallurgie expérimentale menés à Saint-Martin-d'Arrossa en 2008 constituent l'ultime volet d'une décennie de recherche consacrée à l'étude du centre de production ancien.

Dans une démarche historique, il s'agissait de faire fonctionner deux bas fourneaux reconstruits sur la plate-forme expérimentale d'après le modèle des bas fourneaux archéologiques mis au jour sur les ateliers métallurgiques du site de Larla. Il fallait redécouvrir le mode de fonctionnement des fours, en respectant le plus exactement possible les données archéologiques (morphologie des bas fourneaux, nature, origine et traitement des minerais de fer, choix du combustible...).

La campagne expérimentale 2008 poursuivait un double objectif :

- confirmer les hypothèses émises à l'issue de la première série d'expérimentations (campagne 2007),

notamment sur le système de ventilation des fours en tirage naturel ;

- se rapprocher du mode de fonctionnement des structures de réduction, du savoir-faire et de la technique des anciens métallurgistes.

■ Le protocole expérimental

Dans la continuité des cinq opérations de réduction expérimentales menées en 2007 et sur la base des acquis 1999-2007 en matière de sidérurgie ancienne sur le site, un protocole expérimental a pu être défini pour la campagne 2008.

Ce protocole mis en place tient compte :

- du niveau de connaissance des bas fourneaux de Larla et de leur fonctionnement : emploi de goëthite grillée et de charbon de bois de chêne, ventilation par l'avant des fours sans tuyère et en tirage naturel, charges en minerais supérieures ou égales à 4 kg ;

- des interrogations qui subsistent à propos de l'utilisation et du mode de fonctionnement des fours :





*Saint-Martin-d'Arrossa. Larla.
Coulée de scorie au cours de l'opération n°7.*

proportion gœthite/sidérite, masse totale de minerai enfournée, calibre du charbon de bois, nombre et position des orifices dans les portes des structures, emploi d'un fondant.

C'est essentiellement autour de la double problématique ventilation/évacuation de la scorie qu'ont été centrés les cinq essais métallurgiques conduits en 2008.

Il s'agit de cinq opérations de réduction au cours desquelles ont été testés divers types d'ouvertures dans les faces antérieures des fours. En tirage naturel exclusivement, et donc sans recours à des soufflets, il s'agissait, d'une opération à l'autre, de faire varier le nombre, la taille et la position des trous de ventilation et de coulée aménagés dans les portes.

L'objectif de cette campagne était d'assurer une bonne ventilation des structures tout en permettant à la scorie liquide de s'évacuer par gravité à l'extérieur des cuves. Cet écoulement devait faciliter la séparation de l'éponge de fer et de la scorie et permettre l'obtention d'un massiau « propre ».

■ **Les productions**

Chaque manipulation a abouti à la production d'un massiau (éponge de fer + scorie) de 7 kg 260 à 22 kg, tandis qu'une certaine quantité de scorie a pu être évacuée à l'extérieur des cuves en cours d'opérations.

Dans les cinq opérations de 2008 (n°7 à n°10), on peut observer une bonne séparation de la scorie et des éponges de fer. La scorie liquide est parvenue à se désolidariser des massiaux, elle s'est évacuée des fours pendant les opérations. Il résulte de ces écoulements des massiaux plus légers car moins chargés en scorie, des massiaux plus « propres » et manifestement plus proches des produits antiques que ne l'étaient les massiaux obtenus en 2007. Lors des expérimentations n°1 à 6 en effet, la scorie coulait difficilement à l'extérieur des cuves ; elle se figeait au contact de l'air lors de son passage dans le trou de coulée.

Au cours des réductions n°7 à 10 en revanche, de nombreuses coulées de scorie spontanées ont pu être observées.





D'un point de vue morphologique, les massiaux issus des expérimentations de 2008 se présentent sous la forme de masses allongées (entre 40 et 50 cm de long) dont les parties supérieures constituent les éponges proprement dites, c'est à dire les parties riches en fer métal, et dont les parties inférieures sont en majorité composées de scorie.

Comme lors de la première série d'expérimentations, les massiaux se sont formés immédiatement au-dessus des entrées d'air, à quelques centimètres au-dessus du trou de ventilation/coulée aménagé dans les portes.

Au terme de cette seconde campagne d'essais métallurgiques, l'archéologie expérimentale apparaît comme un complément indispensable aux fouilles archéologiques.

Les cinq nouvelles tentatives de réduction directe de goëthite en bas fourneau ont apporté une contribution importante à la connaissance des structures de réduction de type Larla. Bon nombre de lacunes ont été comblées, tant sur la morphologie des fours que sur leur mode de fonctionnement.

Il est à présent assuré que les bas fourneaux de type Larla ont fonctionné en ventilation naturelle, sans apport d'air pulsé.

La ventilation des structures en tirage naturel était assurée par une ouverture unique pratiquée dans la partie basse de la porte des fours, ouverture qui servait aussi à l'écoulement de la scorie liquide. Les dimensions et la position exacte de cet orifice sont difficiles à préciser, mais on sait déjà qu'une ouverture de 140 cm² pratiquée entre 0 et 13 cm au-dessus des soles laisse entrer suffisamment d'air pour assurer une bonne ventilation.

La hauteur des cheminées des fours ne devait guère excéder les 0,80 m d'élévation restitués dans les bas fourneaux expérimentaux sur la base des données récoltées en fouille.

Il a enfin été démontré qu'un soin tout particulier devait être porté à la préparation du minerai et du combustible introduits dans les fours. Le minerai devait être grillé, enrichi mécaniquement puis calibré, tandis que le charbon de bois, presque exclusivement du chêne, ne devait pas être trop fragmenté afin de ne pas étouffer les bas fourneaux.

Beyrie Argitxu et
Kammenthaler Eric

Paléolithique

SAINT-PIERRE-D'IRUBE A63 - Section Biriadou/Ondres Plateau de Lissague

Le projet d'élargissement de l'autoroute A63 a motivé la réalisation d'un diagnostic au niveau du franchissement du plateau d'interfleuve entre Adour et Nive. Celui-ci est connu pour avoir livré un abondant mobilier préhistorique, l'exemple le plus notable étant celui du site du Basté qui présentait une superposition d'occupations du Paléolithique moyen et supérieur dont du Châtelperronien (Chauchat et Thibault, 1968).

De récentes interventions d'archéologie préventive ont confirmé ce potentiel à proximité immédiate de l'emprise sur laquelle a porté notre diagnostic (Chemin de Jupiter-Prissé Haut à Bayonne : Fourloubey, ce volume).

Notre intervention a été contrainte par une inaccessibilité partielle (terrains non nettoyés de

la végétation ou de constructions). Malgré le riche contexte archéologique, le diagnostic n'a révélé aucun vestige en place permettant d'établir l'existence d'un site à cet endroit.

Seuls quelques éléments d'industrie lithique en position secondaire attestent de la proximité d'une occupation paléolithique, au sein d'une séquence stratigraphique dont la puissance varie fortement et se développe notamment à la faveur de paléothalwegs comblés.

Elizagoyen Vanessa

- CHAUCHAT CI., THIBAUT CI. *La station de plein air du Basté à Saint Pierre d'Irube (Basses-Pyrénées)*, Bulletin de la Société Préhistorique française, 1968, volume 65, p. 295-318.



**AQUITAINE
PYRENEES-ATLANTIQUES**

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

2 0 0 8

N°Nat.					N°	P.
025117	Ossas-Suhare, Les grottes ornées du massif des Arbailles	GARATE Diego	DOC	RAR	111	155
025107	Le Paléolithique inférieur et moyen dans les vallées du Luy de France, du Gabas, du Lées et sur la bordure méridionale de la nappe de Limendous (64)	MILLET Dominique	SUP	PRT	112	157
025343	Travaux miniers de la région de la vallée de Baïgorry et du Baztan	PARENT Gilles	BEN	PRT	106	159

Paléolithique supérieur

**OSSAS-SUHARE
Les grottes ornées
du massif des Arbailles
(Etxeberri-Sasiziloaga-Sinhikole)**

Le projet d'étude des grottes ornées du massif des Arbailles a débuté en 2007 et s'est prolongé en 2008. L'objectif principal est la mise en place d'une documentation scientifique et exhaustive de l'art de ces trois cavités afin de pallier le déficit documentaire actuel en suivant comme ligne directrice la détermination des relations et des liens entre les deux pôles géographiques que sont les Cantabres et les Pyrénées.

Au cours de la campagne 2007, l'étude de la grotte de Sinhikole et de celle de Sasiziloaga a été menée à bien. Restaient encore l'analyse des pigments des figures et l'exploration de galeries jusqu'ici inconnues dans la seconde cavité. Les manifestations pariétales de la grotte d'Etxeberri étaient d'un accès plus difficile en raison d'un réseau topographique complexe et non aménagé. Malgré tout, une première approche des manifestations pariétales a pu être menée.

En 2008, les travaux de terrain se sont focalisés sur la grotte d'Etxeberri dont le réseau a été entre

temps sécurisé. Des prélèvements de pigments et de dépôts naturels d'oxydes de fer ont été effectués dans les grottes de Sinhikole et Sasiziloaga (laboratoire C2RMF).

Les difficultés topographiques de la grotte d'Etxeberri ont conditionné le déroulement de cette campagne d'étude. Les conditions de travail et le temps nécessaire pour atteindre les premières peintures (entre 30 et 40 min de progression) ont quelque peu ralenti les travaux de prospection et de documentation.

En résumé, le travail de terrain effectué ces deux dernières années a fourni les éléments suivants :

— inventaire et analyse des entités graphiques connues, jusqu'à la *Salle des peintures*, celle-ci incluse. Les entités graphiques de la paroi gauche de la *Salle des peintures* ont été inventoriées et relevées. Les relevés de la paroi droite sont encore à vérifier sur place. L'interprétation de certaines figures a été révisée ;



— découverte d'une nouvelle entité graphique dans la galerie principale, avant la chatière qui donne accès à la *salle des peintures* ;

— découverte d'éclats de silex avant la chatière menant à la *Salle des peintures*.

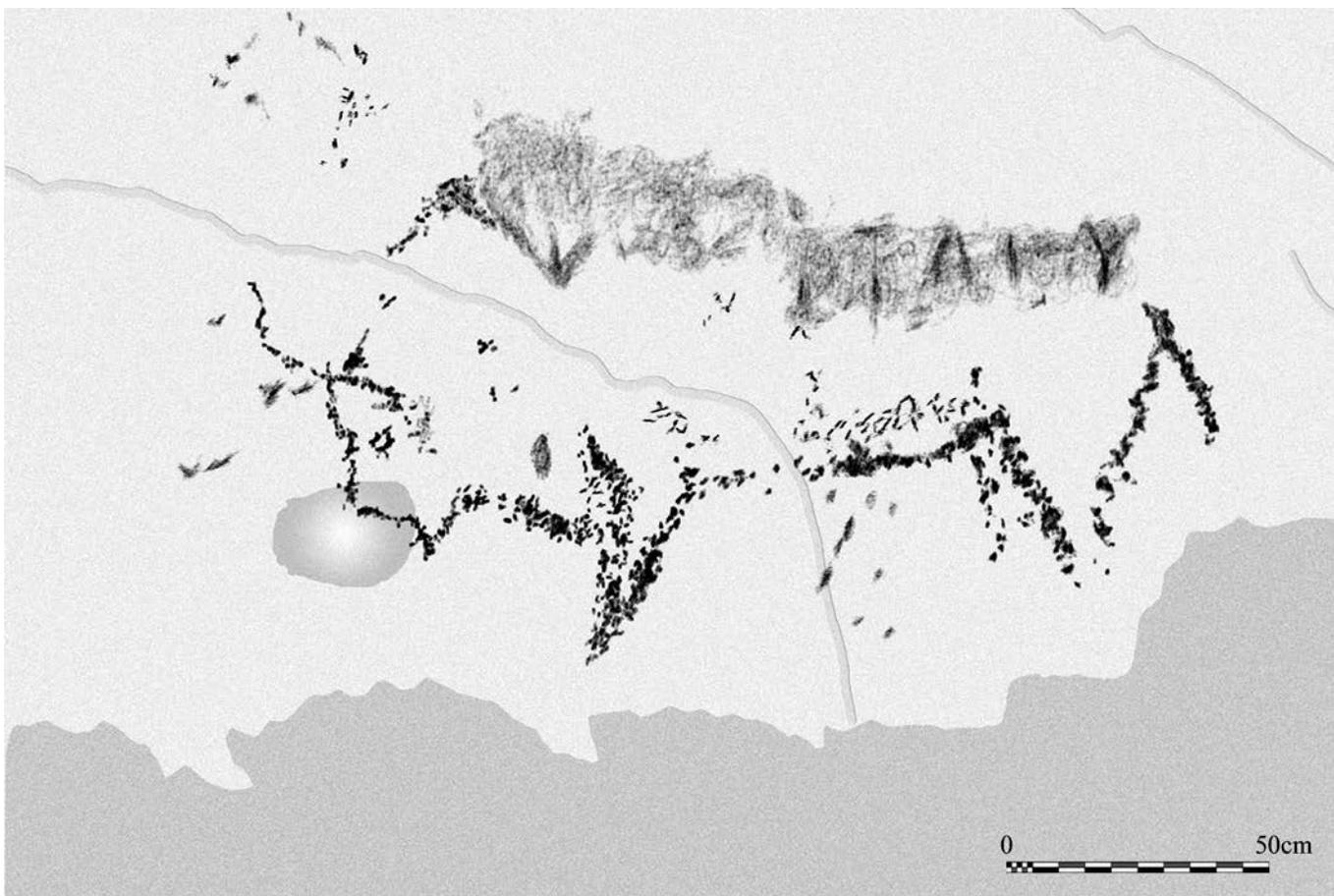
Ces derniers viennent appuyer l'idée que les préhistoriques ont emprunté cette chatière, et suggèrent que l'entrée actuelle ait pu être l'entrée préhistorique.

— identification de vestiges d'un sol paléolithique dans la *Salle des peintures* au pied des parois ornées.

Il s'agit de divers fragments d'ocre ainsi que d'un silex taillé. Les sédiments, retournés par une intervention moderne, révèlent l'existence potentielle d'une stratigraphie. Tous ces vestiges ont été balisés et laissés sur place dans un souci de conservation des données.

Les travaux menés dans les grottes de Sinhikole et de Sasiziloaga arrivent à leur fin. Quant à la grotte d'Etxeberri, l'avancement des travaux et les nouvelles découvertes nous encourageant à poursuivre son étude.

Garate Diego,
Bourrillon Raphaëlle



Ossas-Suhare - Les grottes ornées du massif des Arbaïlles (Etxeberri-Sasiziloaga-Sinhikole).
Relevé du bison brun de la galerie des peintures de la grotte d'Etxeberri (Camou-Cihigue, Pyrénées-Atlantiques).



Paléolithique inférieur et moyen dans les vallées du Luy de France, du Gabas, du Lées et sur la bordure méridionale de la nappe de Limendous (64)

Les résultats présentés portent sur la troisième tranche de travaux de terrain du programme *Paléolithique inférieur et moyen en Béarn oriental* qui concerne six cantons de l'est du Béarn. Aucune donnée antérieure n'existait dans ce secteur. La méthodologie utilisée nous a permis de couvrir un maximum de terrain en fonction des possibilités d'accès aux surfaces potentiellement diagnostiques. Ce programme fut d'autre part complémentaire des investigations de l'Inrap sur le tracé de l'A65 dans l'ouest et le nord ouest du Béarn.

Résultats obtenus

■ Milieu et séquences chronostratigraphiques

Les surfaces plio-pléistocènes, disséquées en serres par un réseau hydrographique dense, dominant des talwegs qui forment une succession d'écosystèmes cloisonnés. Les versants colluviaux dissymétriques portent d'étroites terrasses alluviales étagées. Les vallées centrales (bassin du Lées) et orientales (Louet, Lys) aboutissent en amont à des zones mal drainées terminées en cul-de-sac.

Les prospections au sol ont révélé des stratigraphies de valeur très diverse, souvent tronquées (érosion naturelle et agriculture). Nous avons reconnu la séquence «type» suivante :

1. Horizon Ap agricole.
- 2, 3. Niveaux limono-argileux à horizons illuviaux pédoclimatiques enrichis en argile et en granules Fe-Mn vers la base (Pléistocène supérieur ancien à Pléistocène moyen).
4. Toit de la nappe rubéfié à concrétions Fe-Mn, localement perturbé par les phénomènes paléoclimatiques (Pléistocène moyen).
5. Nappe plio-pléistocène ou pléistocène inférieur ancien. Des artefacts associés à des paléosols existent à la base du niveau 2/3 et à l'interface 3/4. Rien ne permet actuellement de considérer cette séquence comme complète. Des «fenêtres» mériteraient d'être ouvertes dans les vallées du Louet, du Lées, en bordure méridionale de la nappe de Limendous, dans la haute vallée du Luy de France ou du Gabas. Le matériel issu des terrasses alluviales du Pléistocène moyen (Fw) repousse au-delà de l'Acheuléen évolué la présence humaine dans ce secteur du Béarn.

■ Caractérisation chronoculturelle des occupations et données anthropogéographiques

L'Acheuléen moyen *s.l.* issu des lambeaux de nappe alluviale (Fw) existe dans les vallées du Luy-

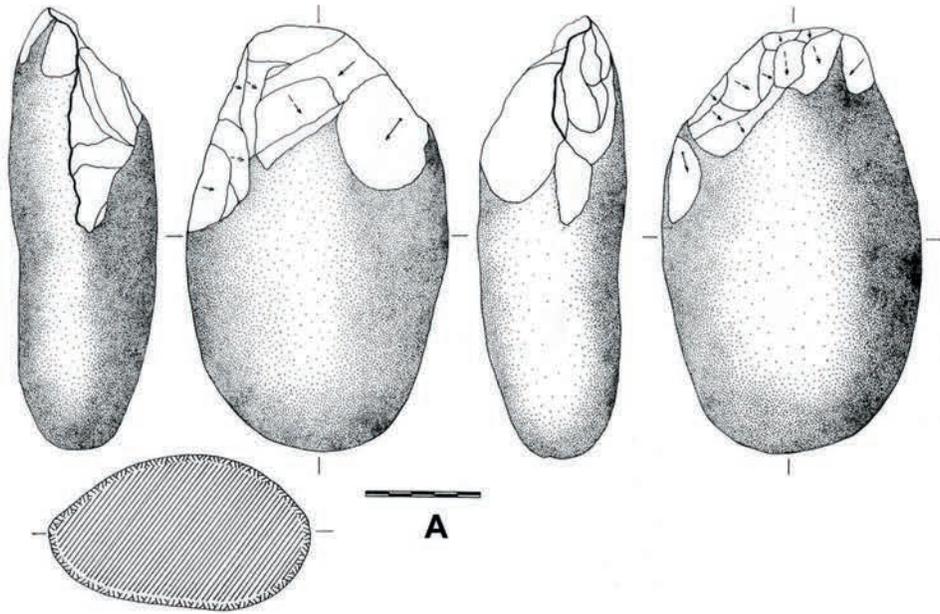
de France, du Gabas et du Louet (matériel roulé). Le Paléolithique inférieur évolué et le Paléolithique moyen pyrénéen franco-cantabrique à hachereaux sont aussi bien représentés sur la nappe de Limendous que sur les terrasses alluviales des principaux drains.

L'égrenage des artefacts sur les serres (P. Dumontier) évoque plutôt des zones de parcours. L'analyse des données acquises caractérise une occupation de faible densité dans le secteur central (nappe de Maucor) au profit des axes périphériques occidentaux en direction du Pont-Long. Les zones attractives, au maillage serré d'implantations du Paléolithique inférieur final (Acheuléen évolué) ou du Paléolithique moyen, se rencontrent en bordure méridionale de la formation de Limendous, dans les bassins versants du Gabas, du Luy de France ou le cours inférieur du Louet près de sa confluence avec l'Adour. Les secteurs répulsifs, à maillage très large et isolats (Acheuléen *s.l.* et Paléolithique moyen) correspondent aux tronçons moyens et inférieurs du bassin du Lées. Enfin, des «zones vides» (en l'état actuel des données) occupent les interfluves de la nappe de Maucor.

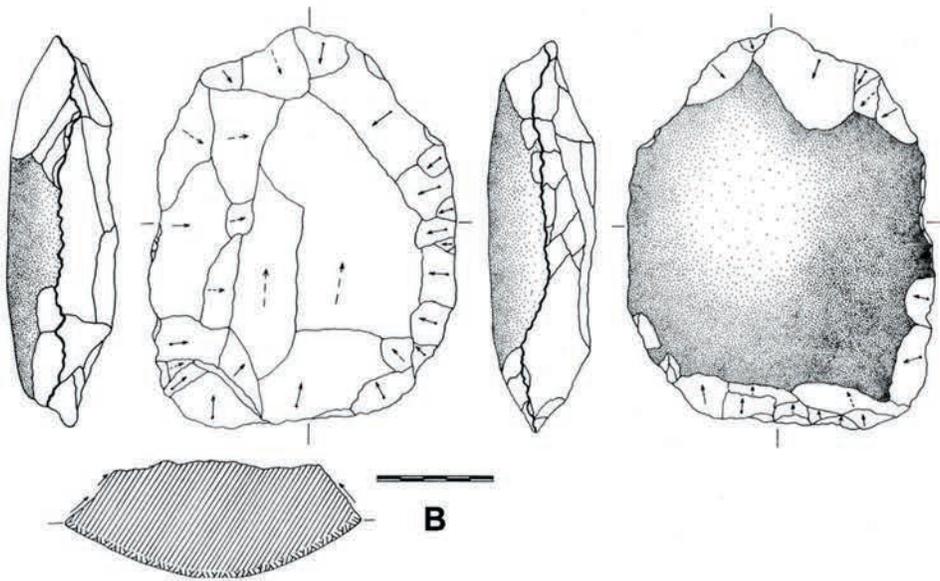
La fréquence des implantations sur la bordure sud de la nappe de Limendous peut être liée à l'exploitation d'une zone écologique en rapport avec les flux migratoires des troupeaux d'herbivores qui emprunteraient le large couloir alluvial du Pont-Long situé en contrebas (situation de belvédère). A l'ouest, les principales voies de communication entre la vallée de l'Adour moyen et le piémont suivent soit le couloir de Limendous/Garlin (axe grossièrement nord-sud) où les implantations sont diffuses soit les vallées du Gabas et du Luy-de-France en direction de la Chalosse.

L'emploi quasi exclusif de la matière première locale correspond aux meilleures variétés de grès quartzites et métaquartzites prélevées soit dans les nappes détritiques culminantes du Plio-Pléistocène (Maucor), du Pléistocène inférieur ancien (Limendous et Morlaàs) ou des formations alluviales (Fw et Fx). La fréquence des matériaux extérieurs dans les assemblages de la périphérie de la bordure méridionale de la nappe de Limendous décroît lorsque l'on s'éloigne de cette dernière. L'introduction de silex (origine chalossienne envisagée) est attestée à Livron où il est associé au quartzite dans un univers technologique relevant du Paléolithique moyen pyrénéen franco-cantabrique.

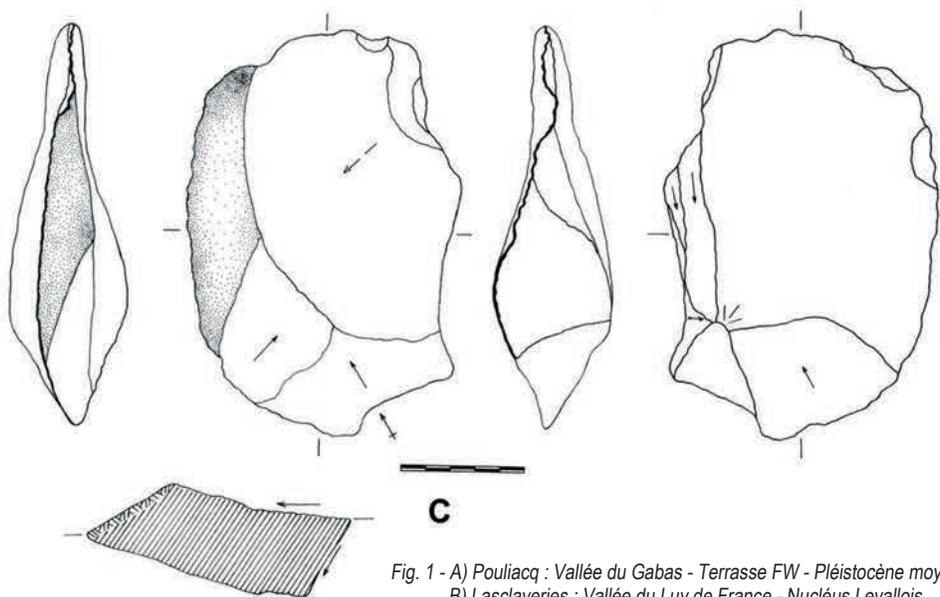
Millet Dominique et Françoise



A



B



C

Fig. 1 - A) Pouliacq : Vallée du Gabas - Terrasse FW - Pléistocène moyen - Chopping-tool roulé.
 B) Lasclaveries : Vallée du Luy de France - Nucléus Levallois.
 C) Andouins : Bordure méridionale de la nappe de Limendous - Hachereau.



Travaux miniers de la région de la vallée de Baïgorry et du Baztan

■ La mine de Zebia (Monhoa, St-Étienne de Baïgorry)

Au cours des années précédentes, la mine de cuivre de Monhoa avait fait l'objet d'une première étude et de quelques sondages. Cette mine de faible développement s'organise en deux niveaux étagés sur un peu plus de dix mètres de hauteur, reliés par un chantier sub-vertical pratiqué dans le filon fortement incliné.

Une reprise timide au XVIII^e siècle avait affecté uniquement le niveau inférieur.

Ouverte en partie dans des grés et quartzites, sur un épais filon à gangue de quartz, sa première exploitation avait nécessité l'abattage par le feu.

La datation de deux prélèvements de charbons de bois, au fond du diverticule supérieur, nous renvoyait au début du II^e siècle avant J.-C., tandis qu'un sondage dans la zone d'entrée évoquait une exploitation à la fin du premier siècle avant J.-C. Un troisième prélèvement réalisé dans une salle du niveau inférieur situait le creusement de cette partie au début du premier siècle après J.-C.

■ L'opération de 2008

Elle a consisté à fouiller la galerie d'entrée du niveau supérieur, sur une longueur d'environ six mètres. Le niveau induré, rencontré lors du sondage de 2007, a été reconnu sur toute la longueur de la fouille et interprété sans ambiguïté comme un sol d'exploitation très compacté, sorte de ballast formé par le passage répété des mineurs. Ce ballast s'est constitué au sommet d'un remplissage réalisé volontairement par les mineurs sur le fond très inégal de la galerie, sur une épaisseur variant de 0,20 m à un mètre, afin d'offrir une surface de circulation plane et faiblement inclinée vers l'intérieur de la mine. L'inégalité du sol rocheux s'explique par la situation de la galerie dans le filon, et par la recherche du minerai par affouillement du sol.

Un muret de pierres sèches, construit afin de barrer la galerie dans le but probable d'éviter les chutes d'animaux dans le chantier descendant, repose directement sur le niveau d'exploitation.

Une nouvelle datation d'un prélèvement de charbons issus des couches reposant sous le niveau de circulation, confirme la réalisation de cette phase à la fin du premier siècle avant J.-C. (-86, 63) av/ap J.-C. (probabilités décroissantes : -17, 1, -13.)

Cette opération a permis en outre de dégager, en paroi sud et sur environ quatre mètres de long, une margelle ou épaulement dont la largeur varie de 0,10 m à 0,50 m, vestige du niveau d'un ancien sol rocheux de la galerie.

Ceci met en évidence trois principales phases anciennes :

— une première phase durant laquelle une galerie est ouverte, légèrement descendante près de l'entrée, puis accentuant sa descente avec façonnage de gradins inversés à la voûte. Cette période pourrait correspondre aux datations du début du II^e siècle av. J.-C. ;

— une seconde phase, au début de notre ère ou peu avant, au cours de laquelle est défoncé le sol ancien. Le sol descendant du chantier est ainsi affouillé, avec réservation d'une margelle, témoin du niveau du sol d'origine ;

— une troisième phase, semble-t-il dans la continuité de la précédente, où le sol, rendu très irrégulier par les affouillements, est remblayé pour y établir un niveau de circulation plus régulier et moins incliné, tandis que le chantier descendant est réalisé.

Une fouille du fond du niveau supérieur, où ont été obtenues les datations les plus anciennes, est prévue pour 2009.

■ Travaux du Jara 1

Ces anciens travaux pour cuivre, non repris à l'époque moderne, montrant une remarquable typologie d'abattage par le feu, avaient fait l'objet en 2005 d'un sondage en contrebas dans les haldes ou déblais miniers, recouverts par 40 cm de colluvionnement. Une datation sur charbons de bois évoquait une exploitation au cours du I^{er} siècle av. J.-C.

En 2008, il a été décidé de dégager un des orifices les plus caractéristiques, donnant sur ce qui semble être le départ d'un ouvrage *en descendrie*. Dans l'hypothèse de l'existence d'un couloir de surcreusement, abaissant le seuil de la galerie afin d'en faciliter l'exhaure et l'évacuation des déblais (comme observé à Banca à trois reprises), une tranchée a été attaquée plusieurs mètres en contrebas. Elle a permis de traverser les haldes et de collecter des charbons de bois dont l'analyse fournit les résultats suivants : [-87, 57] av/ap J.-C. (probabilités décroissantes ; -35, 0, -11, -19, -30)

Le débouillage de la galerie dévoile un ouvrage aux formes très arrondies (résultant de l'abattage par le feu) d'une hauteur de près de 3 mètres. Les sédiments sont complètement gorgés d'eau à partir de 0,50 m de profondeur et recèlent de nombreux éléments de bois, soit naturels (racines), soit anthropiques et dont la relation avec l'exploitation minière reste à démontrer. Le débouillage est à poursuivre en 2009 avec pour fil conducteur, outre la reconnaissance de la typologie de la galerie, la possibilité de découvrir des éléments organiques liés à l'exploitation.



■ **Travaux du Jara 3**

Différentes attaques minières se répartissent en versant nord du Jara, près du sommet, le long d'un accident sensiblement parallèle à la crête et proche du contact entre les calcaires dévonien et les grès du Permo-Trias. Les travaux sont ordinairement pratiqués dans les calcaires, porteurs des minéralisations cuprifères, mais peuvent aussi se propager dans les grès triasiques sus-jacents, cas des travaux précédents du Jara 1.

Les travaux du Jara 3, bien que montrant de larges coupes d'attaques par le feu, ont subi une exploitation «en carrière» à l'époque moderne, si ce n'est bien avant. En effet, compte tenu du faible nombre de traces de tirs, confinés en un seul endroit, il est difficile d'attribuer au seul explosif l'éclatement de la roche et la quasi disparition des travaux ouverts au feu.

Quoiqu'il en soit, le seul diverticule contenant des remblais, manifestement antérieur à cette attaque en carrière et dont la typologie évoque sans conteste l'usage du feu, mesure moins de trois mètres de longueur pour moins d'un mètre de large... Une coupe stratigraphique y a été pratiquée et a permis la récolte d'échantillons de charbons de bois à la base du remplissage, au contact de la roche. Résultats : [- 48, 72] av/ap J.-C.] (probabilités décroissantes : 5 17 12 -15)

■ **La mine de cuivre d'Uniz (Navarre, Baztan)**

Cette petite mine de cuivre a fait l'objet d'une nouvelle tentative de datation en 2008. La poursuite de son étude a notamment permis de mieux mesurer l'ampleur et la nature de la reprise du XVIIIe siècle : là encore, il semble bien qu'un véritable travail d'abattage de la roche, «en carrière», y ait été pratiqué à l'époque moderne, réduisant considérablement le développement des travaux plus anciens. Une petite chambre d'exploitation a cependant été reconnue comme antérieure à l'époque moderne. L'enduit d'argile sèche qui recouvre la partie inférieure de ses parois témoigne en outre d'un ennoiment partiel qui ne se produit plus, vraisemblablement depuis que les travaux ont été approfondis. Le décapage de cet enduit, sur un replat vestige du sol originel de cette petite chambre d'exploitation, n'a livré aucun fragment de charbon de bois ni autre élément de datation.

Les recherches dans ce site ne se poursuivront pas en 2009, compte tenu de l'important travail de déblaiement nécessaire afin de descendre vers les travaux inférieurs (les modernes ont jeté dans un chantier descendant le produit stérile de l'abattage de la barre rocheuse), en regard de notre très modeste effectif.

Parent Gilles





A Q U I T A I N E

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

2 0 0 8

**Autoroute A.65
de Langon (Gironde)
à Pau (Pyrénées-Atlantiques)**

